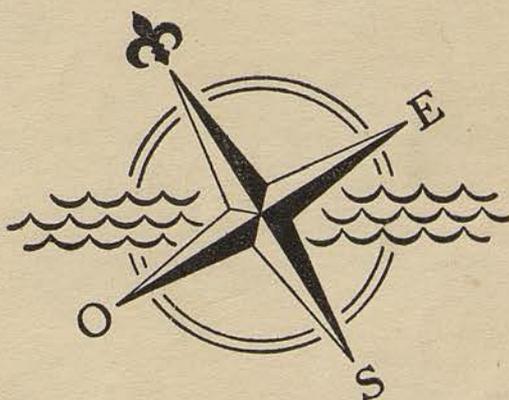


BHBP
120

QUATRE VENTS



JEUNE FRANCE

MARS 1942

5

QUATRE VENTS

*Revue mensuelle
Publiée par le Centre "Jeune France" de Tunisie*

PIERRE EMMANUEL..... *Christ et l'ange*
GÉRARD DE CHAMPEAUX... *Apologie pour les girouettes*
HENRI BOSCO..... *Chant pastoral d'hiver au Grand Atlas*
PHILIPPE SOUPAULT..... *Une ville est ressuscitée*
CLAUDE ROY..... *Hommage à Jules Verne*
LOUIS DANIEL..... *La mort de Madame Le Priage*
RAYMOND QUENEAU..... *Le veilleur*

NOTES CONJOINTES

par JEAN AMROUCHE, LOUIS BLANCHARD,
PHILIPPE DE CLINCHAMPS, CLAUDE MARTIN, GABRIEL PICABIA,
ALBERT-MARIE SCHMIDT

CHRONIQUES

Culture et tradition française par ALBERT-MARIE SCHMIDT
Présence de Pierre-Jean Jouve par JEAN AMROUCHE

LES LIVRES :

La pharisienne de FRANÇOIS MAURIAC
Le testament politique de Richelieu de FRÉDÉRIC GRIMM

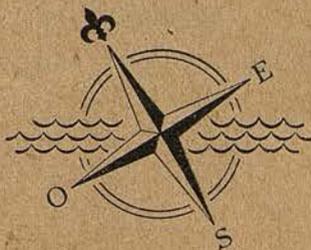
LE CINÉMATOGRAPHE :

Films de jeunesse

LES ARTS :

Plaisir de la peinture

LES REVUES



Qui donc es-tu ?

Quatrain du Vent

J'ai ma maison dans le vent sans mémoire,
J'ai mon savoir dans le livre du vent.
Comme la mer, j'ai dans le vent ma gloire,
Comme le vent, j'ai ma fin dans le vent.

Lanza del Vasto.

Qui donc es-tu, lecteur anonyme pour qui chaque mois nous créons un nouveau Quatre Vents ?

Nous pouvons nous retourner vers la route déjà faite et peut-être non sans un sentiment d'orgueil : malgré les difficultés, malgré les oppositions, notre revue continue et continuera.

Si nous devons remercier ceux qui ont bien voulu nous donner leur aide : jeunes poètes et jeunes écrivains, si nous remercions plus particulièrement M. André Gide, ceux aussi dont la tâche fut plus modeste, rédacteurs et metteurs en pages, ont droit à notre amitié.

Fidèle à son programme Quatre Vents prépare des numéros spéciaux dont nous comptons faire de véritables mises au point ou des panoramas.

C'est ainsi que nous rassemblons les documents pour un numéro spécial sur le cinématographe où nous tenterons de dégager le passé et l'avenir de cet art sur le plan général et dans chacun des pays où il s'est développé. Pour bientôt, peut-être pour le prochain numéro, nous voulons établir un Cahier de la poésie française qui réunira les témoignages de chacun des représentants de la poésie de langue française.

Notre effort sera poursuivi jusqu'à l'extrême, et toi, lecteur inconnu apporte-nous ton aide en faisant connaître autour de toi Quatre Vents, en t'abonnant, en faisant abonner ceux qui t'entourent.

Qui donc es-tu, lecteur anonyme, pour qui et par qui nous faisons notre métier ?

QUATRE VENTS

CHRIST ET L'ANGE

Dieu des crimes secrets, tes yeux de biche sombre
que l'oubli lentement abaissant ses longs cils
cerne d'une langueur savante, d'une tendre
langueur lavande au crépuscule du regret,
c'est eux que je poursuis sans fin, eux que j'adore
en ce brusque visage émergeant de la nuit
l'espace d'un appel vertigineux, l'espace
d'un adieu qui déjà se perd en l'absolu

O lentes, longues rues que prend en enfilade
la rafale de mes visages inconnus !
Je me souviens... Une cité nocturne et lasse
toujours la même ville errante au bord du styx :
combien de fois m'en suis-je enfui ! c'était l'automne
peuplé de gares dans le vent et de départs,
la cohue des ailleurs qu'on bouscule, l'angoisse
de quitter la matrice antique de la Mort,
et larmes ! l'âme à nu en sa plainte transie
nostalgie, ô interminable sonnerie
à travers la nuit grelottante des banlieues...

O dépaysement essentiel, décor
de ruelles à bout de souffle entre des bouges
de places balançant leurs mâts dans le brouillard
de silence aux aguets le cœur battant à rompre
de pas précipités par l'écho des parois !
La cité à jamais cimentée sur ses monstres
le meurtre y est sans air et nombreux : nul n'entend

s'abattre les grands corps massifs dans l'invisible
et le couteau s'éteint dans les chairs sans un cri
flamme soufflée par l'âme en s'exhalant... O morts
derrière moi comme des cartes fatiguées
tombées de dos et anonymes à jamais,
vous ai-je assez tués pour pouvoir enfin vivre
moi que divisent vos miroirs à l'infini
moi qu'étouffe un peuple compact d'ombres futures
et qui n'en finis pas de me tuer, à mesure
que je nais ?

Et pourtant je suis las d'être seul, je voudrais
que tu cries, ô victime élue... Toujours ce meurtre
ouaté de silencieux consentement ! Un jour
entendrai-je mon cri dans l'agonie d'un autre
de l'Autre ? et que je meure aussi, m'étant quitté !
N'être rien, échapper à dieu par Sa mort même...
Mais dieu tient par un pan de nuit le meurtrier :
ô fuite sous les pluies sinistres, ô poursuite
sur les pavés gluants de mémoire et de pas !
Je courais, écrasant du talon les visages
luttant pour ceinturer le courant, me saisir
tout au bout de millions d'années perdues à naître
de millions de mois sans substance et fluants :
leur flot blafard me suffoquait, ô nage amère
les dents serrées. Et nul fanal... La brume au loin
pesamment faisait chavirer les maisons noires
des étoiles d'eau douce éclaboussaient le sang
des lunes dépolies bleuissaient sous les voûtes
et des poissons vives fusées de soufre et d'or
démasquaient l'au-delà vitreux des devantures
puis en ocre et merveilleux vert se dégradèrent
en l'absinthe des profondeurs

O chevelures
algues, vous me rythmiez en vos vagues, jusqu'aux
plages d'épuisement où s'échouait le songe
et je m'éveillais seul, à tâtons. Une allée
béait tout contre moi, verticale : j'étais
étendu, prêt à basculer, sur la margelle

de l'interdit. O puits de soif ! Un faible souffle
d'animale ténèbre en sortait : c'était chaud,
soyeux comme un frisson de honte avant la faute...
Ange de mes bas-fonds ! tu grandissais de moi
— attentif à la Mort qui me battait les tempes
je démêlais l'imperceptible froissement
de tes ailes dans l'air aux aguets, et la forme
de tes mains sur mon corps de hasard : ton regard
je le voyais de tout mon sang, et le silence
entre nous était si terrible, qu'un seul cri
m'aurait brisé le cœur.

Peut-être, un soir béni
à force de pécher bassement et de craindre
et de miner sans fin de ma course la Nuit,
suis-je arrivé à ces confins bornés par l'Ange
et me suis-je connu en ce visage ardent
beau de colère femme et tendu pour l'offrande
— car la Colère est don d'un implacable amour...
Ou peut-être, au petit jour gris des insomnies
quand le corps est plus vieux et plus las qu'un désert
où l'âme comme une eau maigre se fût perdue,
l'Ange d'un coup s'est-il planté en mon secret
sa pointe réveillant le cœur. Comment pourrais-je
arracher de mon sein cette invisible épée
l'impalpable si dure en mon sang, la jalouse
que le poids clandestin d'un corps (fût-il pesant
le temps à peine d'un sanglot sur ma poitrine)
enfonce plus avant dans ma mort, plus avant
dans le sexe à jamais vierge de mon néant ?

Mais mon mal est de le chercher, l'ayant trouvé
l'Ange ! de le chasser devant moi comme une ombre
de le forcer dans les halliers de mon péché
et de guetter l'avènement de son visage
sur l'âme à fleur de nuit de mes prostitués
pendant l'horreur des lourds orages, quand l'abîme
sous les masques distords déchaîne ses pensées.
C'est pourquoi j'ai crié de mon sang cette ville

aux faubourgs noirement étagés sur l'enfer,
cette ville où ma fuite en avant se referme
sur mon passé selon sept cercles délirants
sept cercles de terreur de torture de crime
de luxure et de ténèbre inassouvie
qui tantôt me crispent le cœur jusqu'à l'angoisse
et tantôt jusqu'au désespoir l'immensifient :
jamais ici les corps n'ont de nuit ni d'aurore
ils se sont retranchés des grands cercles du Ciel
leur fatigue est sans âge et sans saisons, mais dure
à en crever debout aux carrefours. Jésus !
se peut-il que de leur mort même ils soient exclus
sans Elle pour les consoler de leur misère
sans ce dernier soleil pour la magnifier ?

Voici que je me reconnais en cette foule
je suis de ces nocturnes boucs d'éternité :
l'enfer m'est quotidien autant que Christ Lui-même
et le péché, c'est ma prière, à moi damné...
Vienne l'aube de la plénière lassitude
sur la ville striée des strideurs du réveil
et les lointains dominicaux frileux et mornes
où le matin hagard a planté ses couteaux !
Déjà le ciel d'acier tonne sous les marteaux
on carène la nuit dans les bassins de l'aube...
L'ennui musicien, sur le clavier des gares
prélude à la mélancolie des infinis :
les trains, qui font trembler les vitres des banlieues
sifflent en traversant les longs tunnels du songe
tandis qu'au loin l'alto des rails à l'unisson
prolonge, oh jusqu'au soir prolonge la détresse
de quelle âme au-delà de son dieu en-allée...

Chacun reprend sa Mort où hier il l'a quittée
les arbres harassés en titubant se lèvent
et les maisons le ventre nu après l'amour
se réveillent souillées de jour entre les cuisses :
je me sens nu de leur lubrique nudité
et ma honte assouvie par la vision de l'Ange
reflue en moi qui seul maintenant me contemple

sans fin, dans les miroirs sordides du péché...
Christ alors apparaît au détour de ma vie
un Christ à tout mon mal divinement pareil
pareil à l'Ange ténébreux, qui n'est si tendre
que de Lui ressembler en Enfer! Je Le sens
si près de moi que mon Ombre éternelle tremble
Il est seul à la place exacte où fut mon corps
et dans Ses mains un peu de terre un peu de Mort

Soupèse, ô jeune Christ! la cendre de Sodome.

Pierre EMMANUEL.



Apologie pour les girouettes

Temps, vent, femme, fortune

Tournent et changent comme lune.

Ainsi, en une plaisante maxime, les artisans du dix-huitième siècle résumaient sur la fragilité d'une assiette de faïence les résultats de l'expérience humaine. Ils notaient l'éternel cycle, la sempiternelle roue du monde sublunaire.

En souriant, — faisaient-ils pas mieux que de se plaindre ! —, ils constataient la fuidité de toutes choses et la faiblesse des humaines créatures.

Pourquoi n'a-t-on pas usé de la même badine indulgence pour les personnes aux opinions changeantes, celles que l'on a surnommées des girouettes ? Pourquoi a-t-il fallu qu'une allusion péjorative soit jointe à ce sobriquet ?

Un blâme, même bénin, est-il mérité ? et a-t-il une base juste ?

Il ne le semble pas; cela, d'autant moins que la comparaison serait plus exacte. Car, pourquoi négliger qu'une girouette comporte fatalement un axe immuable, et qu'elle sous-entend aussi un socle fixe ?

Ce sont ces accessoires essentiels qui rendent sa mobilité sensible.

C'est être vraiment bien superficiel et naïf de n'avoir voulu considérer que la partie mouvante, celle qui joue au gré des vents.

Au milieu d'un monde sans cesse agité, aux traditions de plus en plus bouleversées, est-il si critiquable de savoir aussitôt s'adapter ?

Surtout, si on le fait en n'abandonnant pas le contact d'un repère invariable, en gardant sans cesse intact le sens de l'orientation vraie ?



En touchant à ces pensées, la girouette devient l'illustration d'une sentence profonde d'un politique philosophe, l'anglais François Bacon : « **L'on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois.** »

Ici, l'on se prend à se demander s'il n'y a pas dans la girouette, —

contrairement à l'évocation habituelle, — l'un des plus hauts symboles à proposer à l'intelligence des hommes.

La plaque de métal, qui sans cesse s'accorde aux circonstances, fut-ce en leur tournant le dos, mais ne quitte jamais son axe, permet de savoir toujours exactement où l'on en est. Elle annonce de façon précise d'où viennent les vents. Elle aide à prévoir ce qu'ils apporteront.

L'adaptation, l'organisation deviennent possibles.

Que l'on songe à la manche à air et à l'avion réduit, pivotants, qui, sur les champs d'aviation, sont des guides nécessaires pour indiquer les manœuvres d'un bon atterrissage.



La girouette est symbole de connaissance et de sagesse.

Très normalement, et légitimement, elle a culminé au sommet des clochers. Elle fut un emblème pour ceux qui cherchaient à s'affranchir des fluctuations quotidiennes et voulaient marcher vers l'évasion, vers la libération. Elle leur signifiait la nécessité d'un axe auquel se rattacher.

Elle possédait son centre au milieu des points de repères terrestres; elle évoquait l'image de celui qui, en toutes circonstances, peut et sait s'orienter.

Elle donnait souvenance du point central divin, origine du principe religieux invariable.

Elle a pu ainsi devenir un attribut du pouvoir politique en un temps où on lui reconnaissait une origine théocratique.

Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs pourquoi et comment le premier ancêtre des instruments de prédiction du temps fut longtemps un emblème de noblesse. Elle appartenait en propre à ceux qui devaient savoir, et avaient la charge de diriger et de commander.

N'est-il pas séduisant de proposer cette explication ? Il serait agréable de s'y rallier.

Plus simplement cependant, la vérité apparaît de penser que le droit à la girouette n'était qu'un rappel plus ou moins magique au haut du clocher ou sur les tours du château, du gonfanon du seigneur ecclésiastique ou du pennon de la lance du chevalier partant en campagne...

Quoiqu'il en soit de l'origine de l'ancienne marque de noblesse, il faut noter qu'elle superpose la croix fixe de l'orientation terrestre, à la rose de tous les vents.

Ainsi, dans la girouette, se mêlent le fixe et le mouvant; et, les mouvements transitoires de l'espace se repèrent à la permanence d'une forme durable.

En un point précis se marient les notions d'un espace mouvant et d'un temps permanent.

Ne disions-nous pas justement qu'il est difficile d'imaginer symbole à la fois plus simple et plus ample ?

C'est avec une lourde ignorance ou une pleine inconscience, que le vulgaire et le profane ont voulu, par la girouette, faire allusion au désordre et à l'indécision.

20-3-1940.

Gérard de CHAMPEAUX.



Chant pastoral d'hiver au Grand Atlas

En hommage à
Jean Amrouche.

Nous sommes descendus depuis hier dans la plaine.
La neige couvre les refuges
d'Iferouane et d'Ourmenzel.
Les grands plats fument sous les tentes.
Déjà la glace monte aux bouches des fontaines.
Partout on entend la descente
des bêtes par milliers qui se mettent au chaud.
L'amande, le raisin, le miel tiède et la menthe
sont doux au chevrier qui descend des plateaux...



J'ai pris de la farine et fait le pain d'hiver,
La broussaille a flambé entre les pierres bleues
sur la montagne d'Immouzer...
Le vent de nuit souffle dans les solitudes.

A dix mille lieues
de la terre, dans les étoiles,
l'immense hiver doit être rude
aux grandes tentes pastorales
qui campent en plein vent...

Ici dans le vallon où s'abritent les crèches
il neige,
il neige doucement depuis ce matin.

Les maisons fument sous le mauvais temps,
demain toute la montagne sera blanche.



Douces dunes
sables d'hiver
cette nuit au vent du désert
quels pâtres marchent dans la lune ?

Sous la tente pleure la flûte,
j'attendais sa mélancolie...
Ai-je été, ô voix abolies,
profondément ce que vous fûtes ?...

Devant mon Orient nocturne
ont soulevé un pan de toile
deux grandes femmes taciturnes,
leurs mains trempaient dans les étoiles...

Si chaque nuit l'hiver regagne
sur nos cœurs un peu de terrain,
quand reverrons-nous notre pain
fumer au creux de la montagne ?



Le temps fraîchit, la neige pointe
sur les crêtes d'Iferouane,
solitudes d'hiver pures, inviolables...

Quelquefois le troupeau pousse une plainte
Et l'on entend passer les ânes
des villageois inquiets qui rentrent au village.

Car les bêtes déjà demandent les étables
La litière tiède et le toit de paille...

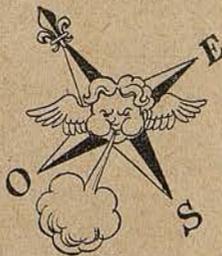
Mais nous, nous partirons pour l'éternel voyage,
puisque tel est le lot de notre destinée,
Vagabonds de la nuit, exilés inlassables,
et nous déplacerons nos tentes vers les sables
mélancoliquement au plus noir de l'année...

Où est l'absent ? le vent exile les nuages...
Voici la source et le figuier.
Les troupeaux de l'hiver commencent à brouter
l'herbe courte des plus antiques pâturages.

L'étoile, la colline et la tente de laine
ne me consolent pas...
Les chiens des vieux bergers d'Izakarène,
grands aboyeurs des nuits d'hiver, suivent mes pas
aux pistes de ma peine...

Je veux aller plus loin, m'enfoncer dans l'absence,
n'avoir pour compagnon en campant au désert
que le silence,
et je marcherai seul des sables à la mer...
C'est une tâche immense.

Henri BOSCO.



Une ville est réssuscitée

Un champ. Quel beau mot que ce mot et qui pour l'oreille est le même que le mot chant ! Et je l'aime traduit **field** ou **feld**. Un champ au bord d'une route, un champ au pied d'une montagne. Un champ de chardons, de très hauts chardons, hauts comme des arbustes, hauts comme des enfants de dix ans, des chardons qui sont secs et morts, morts et qui piquent encore, qui griffent, qui accrochent, qui retiennent, qui font mal, qui ne savent que faire mal et qui poussent partout dans tous les coins, sans qu'on ait besoin de s'occuper d'eux, qui prospèrent et qui gagnent du terrain. Un champ de chardons hauts comme des enfants et qui s'emparent de ruines sèches comme les chardons, des ruines au milieu d'un champ et rongées par les chardons et par le vent et par la pluie et le soleil et par l'ombre et par le temps. Je m'arrêtais. Il y avait près des ruines un tronc de palmier semblable à un tuyau de poêle et au sommet le bec d'une cigogne sortant d'un nid aussi gros qu'une citrouille. Le bec de la cigogne était une girouette. La cigogne était un point d'interrogation. On se demandait ce qu'elle était venue faire là. On n'obtenait jamais de réponse. Un champ.

Puis un nègre. J'aime beaucoup les nègres. Je sais qu'ils ont toute sorte de défauts, mais ce ne sont pas ceux des blancs. Et, en outre, ils ont des qualités si singulières qu'on est toujours agréablement surpris de rencontrer dans ces hommes qui sont comme des ombres vivantes, indépendantes, agitées, souriantes, frissonnantes, des ombres des hommes. Un nègre vêtu de blanc, de haillons blancs, un nègre maigre, long, aux bras plus longs encore d'où pendaient des mains, des doigts, des ongles comme une grappe. Un nègre armé d'un bâton maigre se leva au-dessus des chardons avec le calme des fantômes et la soudaineté d'une flamme.

— Je suis le guide, me dit-il, après s'être approché de nous et nous avoir fait un superbe mais correct salut militaire.

Guide d'un champ de chardons, guide d'une forêt de chardons, d'une forêt pour nains, d'une jungle pour insectes. Un métier auquel je n'avais pas encore songé, même depuis que je suis chômeur.

— Attends, reprit-il. Assieds-toi. Je vais chercher les clefs.

Bêtement comme lorsqu'il fait très chaud, paresseusement comme à

l'heure de la sieste, facilement comme lorsqu'on est amusé par un nègre, je pensais : naturellement la clef des champs. Et je ricanais. Nous obéîmes et nous nous assîmes sur une pierre qu'il nous avait désignée. Cette pierre était le torse d'une statue de je ne sais quel haut fonctionnaire romain.

Le guide revint armé d'une paire d'énormes clefs, de clefs à l'échelle du guide.

— En avant, commanda-t-il.

Et il nous conduisit à travers les chardons et les pierres jusqu'à un trou. Et d'un doigt long comme un crayon il nous indiqua au fond de ce trou une porte.

Armé de ses clefs, mais davantage de son sourire, il nous obligea à descendre les premiers. Puis avec beaucoup de peine, avec tant de peine que je soupçonnais le guide de jouer une comédie, celle qui prépare la conclusion du pourboire, il ouvrit la porte d'une maison.

Une maison. Une maison souterraine. Une maison qui attend ses maîtres depuis un peu moins de deux mille ans. J'étais dans le vestibule, j'apercevais un patio dont les colonnes supportaient un grand dôme de ciel lourd, bleu, presque trop bleu. Le soleil était dans la maison souterraine. C'était la magie du soleil sous la terre, fécondation, métamorphose. C'était la vie. C'était la vie qui pénétrait sous terre. C'était la vie qui abolissait ces deux mille années. C'était la vie simplement, chaudement, mystérieusement, puissamment. Il n'y avait pas de fantômes mais des êtres vivants qui venaient de partir il y a deux mille ans mais qu'on attendait d'un instant à l'autre. Et cette maison souterraine, pleine de soleil et de vie, de poussières, de soleil et de vie (pas de souvenirs mais de présences attendues et souhaitées) ne ressemblait pas à une de ces ruines que l'on rencontre et que l'on visite sur toute la surface de la terre ni à celles que l'on est en train de fabriquer en série dans le monde entier. Ce n'était pas des ruines mais des maisons à louer, des maisons qu'un guide nègre nous faisait visiter avec le même entrain qu'un agent de location. Nous étions persuadés ou presque que le propriétaire vêtu d'une toge allait paraître et nous préciserait le plus aimablement du monde les différentes clauses du bail.

Et le nègre, l'ombre qui conduisait à travers le temps qui n'était ni le présent ni le passé et encore moins l'avenir nous regardait en souriant. Il nous regardait parce que nous regardions, que nous admirions et que nous attendions et que nous avions envie de rester, de louer, de signer un bail, il souriait parce que nous avions rencontré la vie sous la terre, la vie conservée, alimentée, couvée par la terre loin des regards qui usent plus qu'on ne le croit, loin des mains, des pioches, des bûches, des convoitises, des animaux, des maçons, des bâtisseurs, des conservateurs, des directeurs de musées, des directeurs des beaux-arts et des antiquités réunis.

Le guide nous conduisit vers d'autres trous, vers d'autres maisons. Toute une ville souterraine attend, attend quoi ? C'est Bulla Régia, une ville dont on connaît le nom mais dont on ignore le reste. Et ce n'est pas moi qui vous renseignerai.

J'avais un sommeil terrible. Le vin, la chaleur, la visite de maisons, la rencontre de la vie sous terre, le soleil. J'accuse tous ces facteurs. J'avais un sommeil et une envie de dormir (ce qui n'est pas la même chose), une envie de dormir et un sommeil que je ne veux pas qualifier et vous comprenez bien pourquoi.

Dès que je le pus, je m'endormis sous la tente, car nous campions sous des eucalyptus dans les faubourgs extérieurs de la ville souterraine. Je m'endormis...

... Grouille-toi, petit père.

... Minute, mon ami. Je prends ma pioche et je te suis.

... Vous êtes prêts, vous autres ?

... Prêts.

... En avant.

Il y avait devant moi des équipes qui se dirigeaient vers la ville. Tous des types jeunes, armés de pioches, de pelles, poussant des brouettes, guidant des charrettes. Il y avait cinq cents jeunes gens au moins (je ne les ai pas comptés). Il y avait des jeunes gens qui venaient avec d'autres jeunes gens. Il en sortait de partout. Il y avait des équipes de jeunes gens. Ils se mirent à piocher, à creuser, à retirer des pierres, à arracher des pierres, à soulever la terre. Ils s'attaquaient aux chardons, aux ruines. Ils chantaient. Deux d'entre eux passèrent près de moi. Ils chantaient.

— Tais-toi, tu vas réveiller ce vieux type endormi.

— Il ronfle. Il dort. Il ne sait pas qu'il ne faut pas dormir.

— Tais-toi. Quand il se réveillera... Tu t'imagines sa tête quand il regardera autour de lui.

Il y avait d'autres jeunes gens qui arrivaient. Il y avait des renforts de bêches, de pioches, de brouettes, des renforts de jeunes gens. Il y en avait qui arrivaient par la route, qui descendaient des flancs de la montagne où ils avaient installé leur campement. C'étaient des fourmis, des grosses fourmis vêtues de bleu avec des pelles et des bêches et des pioches et des pics et des brouettes et des charrettes et des caisses de dynamite. Je crus que je m'éveillais. Et comme un vieux garde champêtre je surveillais les allées et venues, et comme un vieux bourgeois, les mains derrière le dos, je regardais tous ces jeunes gens qui creusaient et piochaient et soulevaient la terre et la poussière. Comme les hommes qui n'ont rien à faire, je fis une petite promenade et je me dirigeais vers les baraques qu'ils avaient construites.

Il y avait cent baraques au moins (je ne les ai pas comptées). Il y

avait la cuisine. Il y avait l'hôpital. Il y avait l'infirmerie (il y avait le peloton des sanitaires qui chassaient les moustiques, bouchaient les flaques d'eau, distribuaient de la quinine). Il y avait là toute une organisation.

Il y avait même un type qui ne faisait rien.

Le vieux curieux qui pose des questions (c'était moi) s'approcha.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous ressuscitons une ville, me dit simplement l'homme qui ne faisait rien.

— Vous faites des fouilles.

— Si vous voulez. Si vous préférez.

— Bulla Régia ?

— Une ville. Nous ressuscitons une ville. Elle était enterrée, oubliée, perdue. On ne savait plus que son nom. Et nous sommes venus d'un peu partout pour dégager, déblayer, éclaircir, fouiller, creuser, pour agir, pour ressusciter. Nous sommes quelques-uns qui voulons donner un exemple. On démolit beaucoup de villes, nous voulons en faire surgir une, la faire renaître de la terre.

— Symbole.

— Pas du tout. Nous n'avons pas de ciment, pas de clous, pas de fer, pas de poutrelles pour construire. Il y a un temps pour tout. Mais nous voulons quand même faire revivre parce que nous avons du sang, des muscles, parce que nous respirons et que nous voulons. Cette ville était perdue et nous l'avons retrouvée. Elle est un vestige et nous voulons qu'elle soit. Nous sommes venus dans le champ et nous avons dressé nos tentes et monté nos baraques. Nous avons apporté nos outils et maintenant nous ne quitterons pas ce lieu avant de l'avoir transformé. Assez parlé. Assez dormi. Voulez-vous une bêche ?...

Je m'éveillais. Il était temps. Devant moi un champ de chardons s'étendait à perte de vue. J'entendais le chant des grenouilles et des grillons et d'autres insectes dont je ne connais pas le nom qui commençait avec la nuit. Pas un homme, pas un jeune. Il n'y avait qu'un champ de chardons et des pierres qui tombaient en poussière et la nuit, lourde comme la terre, qui tombait lentement sur ce qui fut Bulla Régia.

Philippe SOUPAULT.

Hommage à Jules VERNE

Nos souvenirs ont parcouru
Vingt mille lieues sous les mers
Frôlant les vaisseaux disparus
Les noyés aux lèvres amères

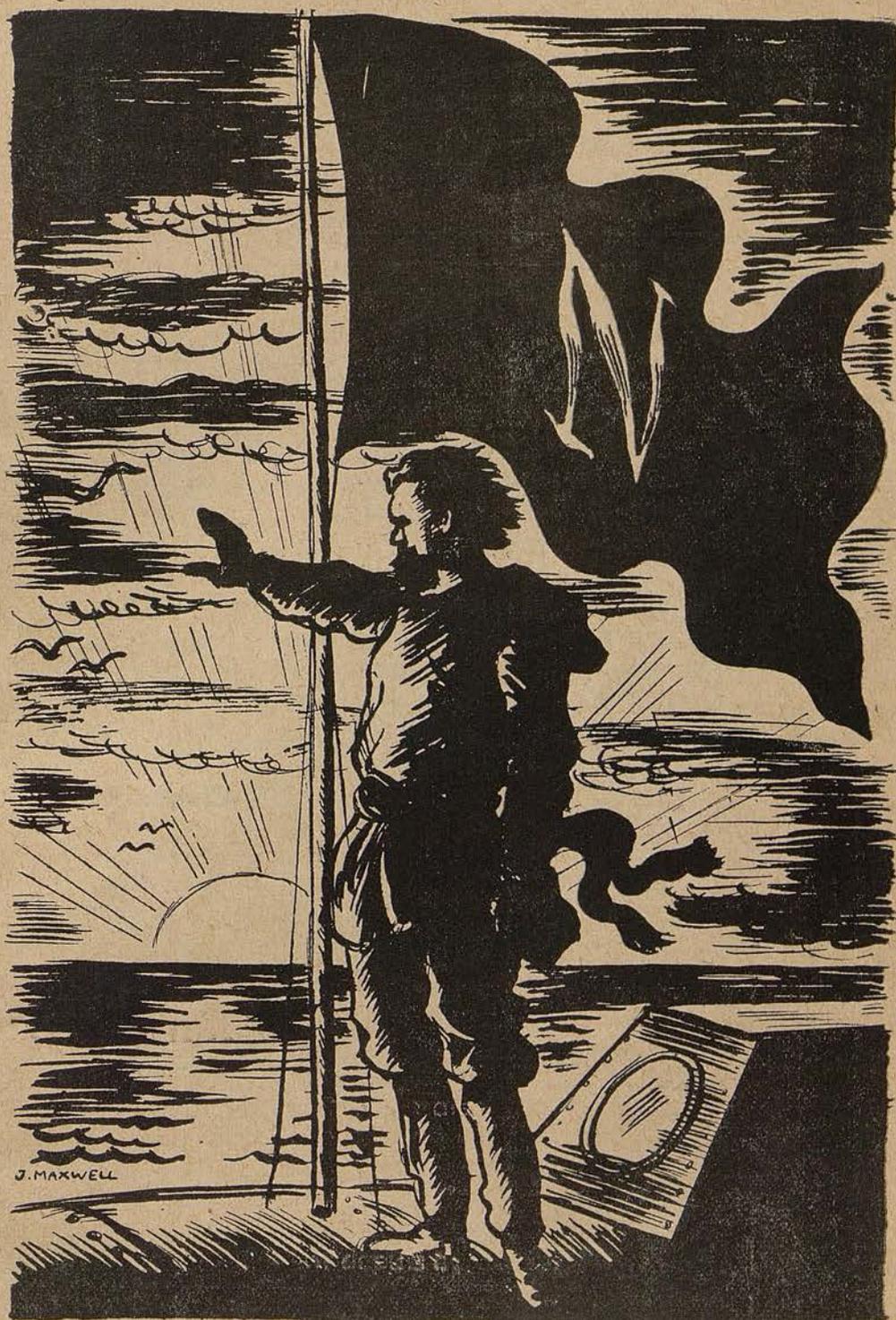
Bille d'agate bille d'acier
Plumier chinois réglisse zan
Cartables noirs et tablier
Porte-plume à vue du Mont-Blanc

Livre d'étrenne rouge et or
Qu'il est loin qu'il est loin ce temps
Et la Bégum et tout son or
Ne te le rendront pas pourtant

J'ai perdu la trace aujourd'hui
Des trois anglais au Pôle Nord
Les jours s'en vont les ans ont fui
Les grands aventuriers sont morts

Les capitaines de quinze ans
En ont quatre-vingt bien sonnés
Les flots qui s'en vont moutonnant
Emportent épaves les années

Je cherche au centre de la terre
Les deux explorateurs errants
Comme eux je vais je viens et j'erre
Enfant du capitaine Grant



« Adieu, soleil ! » s'écria-t-il (page 357)

Où est la Maison à Vapeur
L'obus pour aller dans la lune
Il ne te reste que ton cœur
Où sont les coureurs de fortune

Le Nautilus a disparu
Avec Nemo et ses chimères
Avec Kériban le têtu
Avec les Robinsons de terre

Trop de naufrages trop d'oubli
Rongent les bois rouillent le fer
Toutes les voiles sont pourries
Et tous les marins sont à terre

Desperado grand Jules Verne
Prince des Iles et du mystère
Voici ton pavillon en berne
Et ton navire solitaire

Les nuages glissent dans les nues
Le cœur attend le cœur espère
Nos souvenirs ont parcouru
Vingt mille lieues sous les mers

Claude ROY.

LA MORT

de Madame Le Priage

Aussi longtemps qu'ils la connurent, Madame Le Priage représenta pour ses petits-enfants l'image immuable de la sorcière de la forêt.

A leur naissance elle était déjà une petite vieille ridée, frippée, peu solide sur ses jambes et sourde depuis beau temps, mais lorsqu'elle mourut vingt ans plus tard, il ne leur semblait pas qu'elle eut jamais vieilli car ses beaux cheveux étaient toujours aussi noirs et son esprit aussi mordant qu'autrefois.

C'était un personnage hors du temps qui ne les eût pas étonnés en leur parlant de Louis XVIII. Ils n'imaginaient pas qu'elle dût jamais mourir.

Les enfants n'aimaient pas beaucoup cette grand'mère. Elle parlait haut, jugeait de tout, rabrouait une mère qu'ils adoraient. Pire, elle traitait avec une condescendance ironique des œuvres d'un père qu'ils admiraient et tenaient pour un des maîtres du monde parce qu'ils voyaient parfois son nom dans les journaux. Pourtant, pendant toute leur enfance ils allèrent chez elle, chaque dimanche y chercher un sucre d'orge, et le premier de l'an lui porter un sac de marrons glacés.

Ne se souciant pas de vivre à Paris, disait-elle, elle habitait Saint-Louis-en-l'Île, dans un petit entresol bas et sombre du quai d'Orléans, mais qui s'ouvrait sur la Seine et l'île de la Cité.

Tous les souvenirs et tous les âges de la jeunesse de Philippe sont marqués par les bornes de ces promenades hebdomadaires dans l'Île Saint-Louis.

Beaux dimanches matin tout faits de liberté et d'insouciance !

Il courait presque en partant de chez lui. Les garçons de son âge courent toujours, avides d'un peu de vie à apprendre, d'expériences nouvelles à subir.

Pourtant lorsqu'il avait dépassé le pont de la Cité, et qu'il avait acheté son bouquet au marché aux fleurs, il lui arrivait de ralentir en longeant les quais, et presque malgré lui, de prendre quelque plaisir à flâner. La

douce lumière du soleil parisien, la grise couleur des vieilles maisons sous la grisaille du ciel, cette Seine sale autant que large et le peu d'envie qu'il avait de laisser tout cela pour voir sa grand'mère le poussaient souvent à s'accouder au parapet d'un pont pour regarder quelque temps couler l'eau si lente du fleuve.

Il y a peu de jeunes gens accoudés au parapet des ponts, hormis ceux auxquels d'ardentes fièvres et beaucoup d'exigences donnent le goût amer du suicide qu'ils ne commettent pas, et ceux qui, plus sagement, cherchent un coin d'eau dormante et crachent, pour voir, de la source infime de leur crachat, naître des cercles qui vont s'agrandissant jusqu'à se perdre à l'infini comme leurs espoirs.



Madame Le Priage était toujours assise auprès de la croisée. L'entresol s'ouvrait sur un monde à part : arbres, oiseaux, bateaux qui descendent le fleuve, et tout au fond l'abside ventrue de Notre-Dame qui semble reposer sur l'eau. On ne voyait de sa fenêtre ni rues, ni voitures et les maisons mêmes de l'autre côté de la Seine paraissaient aussi lointaines et aussi inaccessibles qu'un village, proche sans doute, mais situé au delà d'une frontière.

Les trois pièces basses de l'entresol étaient encombrées des meubles et des bibelots orientaux qui avaient orné les résidences de Monsieur Le Priage au cours de sa carrière coloniale et qu'il avait bien fallu entasser dans ces trois pièces minuscules, la grand'mère refusant absolument de se séparer du moindre souvenir.

L'appartement faisait aux enfants l'effet d'un mystérieux bazar chinois rempli de trésors, mais les plus petits avaient peur de voir apparaître dans l'ombre quelques silencieux mandarins qui les conduiraient aux supplices.

Il y avait toujours du monde chez Madame Le Priage. Absolument sourde, elle tenait salon avec une autorité extraordinaire. Issue d'une bourgeoisie de province riche et voltairienne, elle avait épousé l'homme adorable et faible qui la rendit pauvre en deux ans et mourut loin d'elle. Elle n'avait jamais eu pour lui un mot de reproche.

Elle connaissait énormément de choses, avait tout lu. Elle parlait beaucoup et ne laissait jamais la conversation des autres durer assez longtemps pour s'égarer sur un sujet que, n'ayant pu choisir, elle ne pouvait entendre. Au moindre « a parte » elle s'agitait sur son fauteuil, et tendant l'énorme cornet qu'elle appliquait à son oreille elle demandait aussitôt des explications.

Aussi ses petits-enfants, enfants cruels, s'amusaient-ils, parlant en-

tre eux et se moquant d'elle, à la regarder avec un sourire, comme s'ils répondaient à ses questions.



Les parents de Philippe, penchés sur la jeunesse de leurs enfants, cherchaient à favoriser leurs moindres aspirations, qui ne fussent pas évidemment mauvaises. Ils voulaient avant tout ne pas porter obstacle à cette personnalité naissante en chacun d'eux qu'ils cherchaient à développer et à orienter. Cette sollicitude permettait aux enfants qui l'avaient instinctivement devinée, d'obtenir bien des choses en présentant le moindre caprice comme une aspiration. Telle est la feuille d'un tremble, bien frêle peut-être, à l'extrémité d'une branche, mais dont le frémissement donne la vie et sa grandeur à l'arbre tout entier.

La grand'mère, au contraire, avait quelques principes d'éducation solides et simples et tançait vertement la jeunesse : les filles petites ne devaient pas porter de chaussettes courtes, et grandes lire Musset; les garçons ne devaient pas sortir sans chapeau, mais c'était par contre une question d'honneur que de faire leur préparation militaire et quelques frasques. Ses petits-enfants trouvaient cela étroit et puéril, et comme ils n'aimaient pas à être rabroués, ils n'aimaient pas la vieille femme. Ils avaient décrété qu'elle n'était pas intelligente, et qu'elle ne pouvait apporter aucun enseignement à leurs curiosités d'adolescents.

Aussi, à mesure qu'ils grandissaient, avaient-ils mis délibérément de côté cette grand'mère et trouvaient-ils chaque semaine mille prétextes pour ne pas aller faire leur promenade dominicale au quai d'Orléans.

Philippe qui avait moins conscience de lui-même, et qui trouvait une certaine joie aux longues flâneries du bord de la Seine, continuait cependant, d'espace en espace, à aller voir la vieille femme. Le salon chinois était d'ailleurs devenu solitaire. Les visiteurs étaient plus rares. Philippe se souvient de la réponse d'une femme de chambre restée près d'elle plus longtemps que les autres, auprès de qui il s'en étonnait : « C'est bien fait, dit-elle, elle est trop méchante avec les gens, il faut être aimable au moins quand on est vieux et qu'on n'intéresse plus personne, si on veut avoir de la compagnie ».

La grand'mère restait assise auprès de la fenêtre, avec ses canaris à ses pieds, un livre ouvert sur ses genoux et les yeux perdus au fil de l'eau de Seine des heures durant. Elle accueillait Philippe froidement, lui faisait remarquer que ses ongles étaient sales, ou que le nœud de son soulier était défait, puis elle lui tendait une revue littéraire en disant avec un petit rire sec et satisfait : « Lis ça, c'est très bien, évidemment on y attaque beaucoup ton père... ». Il la croyait méchante alors.

Souvent, elle lui demandait des nouvelles de ses frères, avec inquiétude, de Jacques surtout qui ressemblait à l'un de ses fils mort et qui avait, le premier, décidé de ne plus perdre son temps au quai d'Orléans. Mais si Philippe ajoutait : « Je lui dirai de passer te voir un jour », elle se ressaisissait aussitôt et répondait glaciale : « Je ne quémante pas de visite ».

Des filles elle ne parlait jamais, elle ne pouvait les supporter, même les plus fidèles à lui tenir compagnie. Elle n'aimait que les hommes, bien qu'elle n'eut jamais eu de chance avec eux.



Un matin d'été un peu plus lourd que les autres, pour la première fois, depuis vingt ans qu'il venait à Saint-Louis-en-l'Île le dimanche, Philippe trouva le fauteuil vide auprès de la fenêtre qui donnait sur la Seine; le principal personnage manquait à ce décor que depuis son enfance il appelait « le portrait de famille accroché au mur du quai d'Orléans ». Il frappa à la porte de la chambre, puis entra, son appel restant sans réponse.

Madame Le Priage était couchée dans son lit, ses longs cheveux toujours noirs répandus autour d'elle. Son corps, qui n'était plus caché sous d'amples robes, semblait un squelette recroquevillé et tordu dont les jointures faisaient saillie sous le drap mince. Elle semblait assoupie.

Au bout de quelques instants, elle s'agita un peu puis elle ouvrit les yeux et regarda fixement Philippe. Il crut, tant son regard était lointain, qu'elle ne le reconnaissait pas, mais peu à peu ses yeux se remplirent de larmes qu'elle essaya aussitôt de cacher par une grimace, puis elle dit : « Va-t-en, je ne dois pas être belle ».

Elle parlait en zézeyant, ne portant plus le râtelier qu'elle n'ôtait jamais.

Il alla chercher le médecin. Celui-ci parla de paraplégie en flexion, d'immobilité définitive, de risque de congestion et ajouta qu'elle ne se relèverait pas.

Philippe demanda : « Combien de temps cela peut-il durer ? » Le médecin le regarda avec reproche. Bien qu'il la sût sourde, il s'indignait de la tranquillité avec laquelle Philippe avait parlé tout haut. Mais lui, maintenant que l'image familière de toute son enfance s'était brusquement déchirée, n'avait qu'une hâte, celle de voir cette image disparaître totalement : il ne faut pas laisser un vase familial, soudain brisé, à sa place d'honneur sur une colonne. Philippe, d'ailleurs, n'aimait pas tant sa grand-mère, que les flâneries; les promenades qui le ramenaient toujours devant ce même tableau : au premier plan, un peu mystérieux, les bibelots orientaux ternis par l'ombre, une vieille femme lisant auprès de la fenêtre, le

canari jaune et triste à ses pieds et puis plus loin la Seine un peu salie ou défilaient à intervalles réguliers les péniches remplies de sable. Si le tableau disparaissait, les flâneries devenaient sans but, il faudrait trouver autre chose. Les transitions sont toujours pesantes. Il valait mieux en finir vite... D'ailleurs le corps mourant de la vieille femme dégageait dans la chambre une intolérable odeur de pestilence.

Mais le médecin haussa les épaules : « Cela peut durer quarante-huit heures ou durer trois mois, dit-il, elle a une telle vitalité... Il faudra une garde de jour et de nuit ».

Philippe ne put s'empêcher de faire le calcul ; à deux cents francs par jour, cela représentait une petite fortune.

Il retourna auprès de la vieille femme ; au prix de grands efforts elle avait rassemblé ses cheveux, mais ses jambes tordues s'étaient figées pour toujours.

Comme elle avait gardé, malgré ses quatre-vingt-dix ans, une vue parfaite, il écrivit sur une feuille de papier qu'il lui fit lire de ne pas s'inquiéter, que l'on allait la soigner et qu'elle aurait une garde. Cela ne lui fit pas plaisir : « J'ai horreur, dit-elle, d'être espionnée, tâche au moins qu'elle soit polie ou je ne la garderai pas ».

Quelle importance cela pouvait-il avoir maintenant qu'elle soit polie, pensa Philippe.



Il écrivit à tous les membres de la famille, mais pour une date d'échéance aussi hypothétique on ne pouvait interrompre des projets de vacances, et seul vint son frère à elle, un vieux prêtre auquel elle en avait toujours voulu d'avoir, par son sacerdoce, éteint le nom de sa famille.

Dans un Paris vide et sans plaisir, Philippe trouva aisément le temps de venir chaque jour la voir. Peut-être, dans la solitude où il se trouvait eut-il pitié de sa solitude et éprouva-t-il une certaine curiosité admirative pour cette lucidité merveilleuse qui persistait chez la grand'mère. Elle, de son côté, avait un peu perdu avec lui cette morgue qu'elle avait toujours eue. Un traité d'amitié se scellait au bord de l'abîme. Il semblait qu'au jour de mourir elle ne voulût pas être seule. Elle qui ne croyait pas en Dieu, éprouvait cependant le désir, à l'agonie, que son nom du jour au lendemain, ne s'efface pas complètement du cœur du monde. La mort lui paraîtrait moins dure s'il se trouvait quelqu'un auprès d'elle pour recueillir cet héritage de vie, le dernier souffle respiré aux lèvres sèches par des lèvres plus fraîches.

La vieille femme, un jour qu'il arrivait tenant des violettes de Parme à la main, le regarda avec une tendresse qui s'exprimait pour la première fois.

— « Ton grand-père m'apportait toujours de ces fleurs lorsqu'il avait quelque méfait à se faire pardonner, lui dit-elle, as-tu joué et perdu, rencontré sur ton chemin quelque jolie femme ! »

Sa tête seule apparaissait hors du drap qui se vallonnait sous les saillies des jointures chaque jour plus squelettiques. Mais cette tête, aux longs cheveux noirs, aux yeux toujours brillants, hallucinante, était remplie de vie.

La grand'mère continuait à s'occuper de tout. Elle avait fait installer par son petit-fils, en cachette de la garde, un système optique de miroirs qui lui permettait de surveiller l'appartement.

— « La garde me vole du sucre, disait-elle, mais si je ne puis plus faire autre chose, je me venge d'elle en lui tirant la langue pendant qu'elle a le dos tourné. »

Un jour, Philippe la trouva seule, très agitée.

— « J'ai vu la garde fouiller dans mes papiers, dit-elle, elle croyait que je dormais... elle voulait sûrement voler mon argent... j'ai eu de l'argent autrefois... mais je n'en ai plus depuis longtemps... je l'ai appelée voleuse... et comme elle ne savait pas comment j'avais pu l'apercevoir... elle m'a traitée de vieille sorcière... je lui fais peur, tu sais... elle est partie faire ses bagages... »

Il y avait de quoi avoir peur, dans l'ombre de cette pièce, ce drap qui ressemblait à un linceul, cette voix grêle, cassée, cette vieille femme mourante qui surveillait sa garde, et qui, sourde, s'entendait traiter de vieille sorcière. Quelque chose d'irréel planait sur tout cela.

Philippe savait la garde honnête. Il fallut la mettre au courant du système optique pour qu'elle acceptât de rester.

La dernière journée, celle du lendemain, reste dans l'esprit de Philippe comme marquée d'épouvante. C'était une de ces journées d'août à Paris, sans aucun vent, où l'air est fait d'une poussière lourde et immobile qui dessèche et salit. L'eau de Seine, et les murs gris des maisons de Saint-Louis-en-l'Île semblaient jaunir plus que dorés par les rayons trop durs du soleil, les feuilles des arbres se desséchaient, la vie elle-même était pesante.

Le matin de bonne heure, lorsque Philippe arriva chez la grand'mère, elle semblait morte, elle n'était qu'assoupie, les yeux ouverts complètement réversés. Du regard, il questionna la garde, elle haussa les épaules : « Elle vit, mais il n'y a plus qu'à attendre, dit-elle, quand j'essaye de la bouger un peu pour la soigner, elle hurle comme une folle. A cause de l'immobilité, des escarres grosses comme le point se sont creusées. Elle a beaucoup souffert cette nuit ».

Avec regret, Philippe se sentit lié à ce spectacle de la mort, que sa jeunesse s'était juré de fuir.

Des heures durant, il vécut la lutte de ce corps qui pourrissait et de l'esprit qui voulait vivre. Au début de toute cette souffrance, il ne connut que l'odeur intolérable qu'elle répandait dans la pièce.

Par un simple instinct de défense, il tira de sa poche une cigarette. Un peu honteux, il la rentra sans l'allumer lorsque la vieille femme, qu'il croyait endormie, lui fit signe d'approcher, et marmotta entre ses lèvres d'agonisante dégarnies de leur ratelier : « Fume, fume donc... cela fait garçon... j'aime bien les hommes... je n'ai jamais aimé les filles... c'est toujours bête les filles... »

Philippe eut voulu fuir. Il avait peur des sortilèges de la sorcière.

Mais elle retomba dans sa torpeur. Par moment, il l'entendait murmurer des bribes de phrases, elle semblait revivre toute sa vie et, au moment de la quitter, elle rappelait, tantôt saine, tantôt délirante, toutes ses rancunes, tout son orgueil, mais aussi une tendresse et une inquiétude que Philippe n'avait jamais soupçonnées sous ce masque glacial et tyrannique.

Philippe recueillait la plainte humaine qui s'exhalait. Le délire à chaque instant étouffait un peu plus la vérité. Il sortit un instant de la pièce pendant que la garde donnait des soins; le front collé sur la vitre brûlante, il regardait fixement la Seine, essayant de ne pas entendre les cris de sa grand'mère. Mais il pouvait s'empêcher d'être ému. En rentrant, il s'agenouilla près d'elle. Ses yeux fixes semblaient ne pas le voir; la douleur trop forte provoquée par les soins avait troublé son esprit. Il posa sa main sur cette tête lasse, et la vieille parla : « Cette affreuse garde veut me tuer, dit-elle, il ne faut pas m'abandonner... Il faut m'aider à me défendre... »

Puis elle le fixa longuement au travers de ses yeux qui maintenant paraissaient troubles et questionna :

— « C'est toi, Jacques ? »

Elle prenait Philippe pour son frère. Il acquiesça pourtant. Les yeux mourants s'embruèrent de larmes :

— « Je t'attendais tu sais... il y a quatre ans que je t'attends; c'est mal de ne pas être venu... tu es celui que j'aime le mieux... et tu n'as même pas écrit à ta vieille grand'mère... »

Philippe avait gardé sa main posée sur les beaux cheveux noirs qu'il caressait doucement. Elle reprit :

— « Philippe me donnait parfois de tes nouvelles... mais cela ne suffisait pas... j'ai lu tous les livres sur les pays où tu es allé... pour te suivre... c'est beau la Perse, n'est-ce pas... tu me raconteras quand je serai guérie... on me fait souffrir, tu sais... on veut me tuer... mais tu m'aideras à me sauver maintenant que tu es revenu... Tu es le seul qui me connaisse... tu LUI ressembles... »

Puis sa tête retomba sur l'oreiller, elle ne bougea plus. De temps en temps elle bredouillait ou criait quelques bribes de phrases que l'on ne pouvait toujours saisir.



Dans l'après-midi, on la fit encore souffrir pour ses soins. Si l'on touchait à ses malheureuses jambes recroquevillées, elle hurlait; il le fallait cependant. Elle se réveilla un instant et vit les fleurs que Philippe avait mises dans sa chambre. Mais la douleur reprit, écorchant son esprit, augmentant son délire. La mort hantait son âme. D'une voix hallucinante, entrecoupée d'étouffements, elle cria sa vision de la mort qu'elle ne voulait pas subir.

— « Ils m'ont tuée, dit-elle, ils ont cassé mes os pour me mettre dans mon cercueil..., ils n'arrivaient pas à le fermer... ce sont des brutes... il y avait des fleurs, beaucoup de fleurs à l'enterrement... beaucoup de gens... c'était un bel enterrement... tout cela pour moi... on enterrait ton père aussi, mais il n'y avait pas une fleur pour ton père... je savais bien que ses livres ne valaient pas grand chose... j'ai fait mettre une de mes couronnes quand même sur son cercueil... à cause de la famille... et pourtant je ne voulais pas qu'il entre dans la famille... J'ai mal... Pourquoi me faire mal encore après ma mort... je n'aurai donc jamais la paix... Philippe, tu ne m'aideras pas toi ? »

Elle se tut de nouveau, épuisée; l'heure la plus chaude de la journée était arrivée. Philippe pleurait doucement. Un long moment il n'y eut plus d'autre bruit dans la pièce que la respiration de plus en plus haletante de la vieille femme; puis sa tête s'agita encore un peu, elle ouvrit les yeux et dit : « Il fait déjà nuit ».

Elle ne voyait plus. Doucement, Philippe se mit à caresser sa figure et avec peine. Elle reprit alors :

— « C'est toi Philippe... Reste près de moi... Je t'aime... c'est dur de mourir. »

Et longtemps après : « Dis-moi, est-ce qu'il faut croire en Dieu, Philippe ? »

Ses lèvres dirent oui, mais elle n'entendait pas.

De la tête, alors, il fit une grande inclination, mais elle ne voyait plus.

Alors il mit sur ses beaux cheveux toujours noirs un long baiser.

Elle sourit, les traits de son visage s'adoucirent et elle mourut.

Philippe pleurait à chaudes larmes. Il eut voulu maintenant qu'elle soit encore en vie, car ce jour-là seulement il commença à aimer la vieille femme.

Louis DANIEL.

LE VEILLEUR

Le temps a renversé
les vingt-quatre piliers
de la veille
tous maintenant couchés
tous maintenant brisés
antiquailles
gisant le long des rues
gisant à travers prés

et le temps recommence
son petit tourdefrance
sur la place
et de ses deux béquilles
un garçon une fille
efficaces
l'un sourd et sourd et lent
l'autre bien sautillant

il trotte de nouveau
tout autour de la piste
un veldive
que couchés sur le dos
traversent ces dormeurs
qui suivent
le diamètre de leur
sommeil matérialiste

Etienne le Croq-mort
ramasse dans son sac
les heures
les unes d'un seul bloc
allongées comme roc

sans brèches
et les autres brisées
en tout petits débris

C'est son occupation
de rafler ces morceaux
ces fractions
Quiconque reuquoilrait
un fragment temporel
deviendrait
immobile en durée
un drôle de mortel

Aussi l'on y prend garde
et le Croque s'empare
des heures
démantiboulées
car tel est son métier
sa fonction
de surveiller les morts
et d'enterrer les ans

son naze oblong et rouge
claire son chemin
nocturne
il flotte dans la nuit
comme une outre sans bruit
sans heurts
et souffle dans l'obscur
une haleine vineuse

le gosier desséché
par la terre remuée
pelletées !
tombes de paroissiens
et tombes d'étrangers
guilarcime !
et tombes de ruraux
les vieux voisins des fermes

le gosier desséché
par la cendre amassée

des jours
des jours non computés
des jours exorbités
les fêtes
et des jours comme çui-ci
qui sont des jours de veille

Mais cependant le temps
élève une colonne
nouvelle
première de vingt-quatre
première de la Saint-
Glinglin
solidement plantée
pour la durée d'un jour

se dressant invisible
au Nord-Nord de la place
publique
en attendant ses sœurs
qui cadettes encore
se cachent
Un jour nouvel est né
pour les calendriers

Une à une tendront
leur stricte verticale
les heures
placées en leur orient
tout autour de la place
publique
jusqu'à ce qu'à vingt-quatre
le temps jouant les abatte

Etienne le Croq-mort
rentre dans sa maison
demeurè
au bord oriental
de la ville Natale
Elle ' ' I
perche célibataire
tout près du cimetièrè

A coups de masse il brise
les blocs et pulvérise
les débris
saisit cette poussière
et la mêle à la terre
des ci-gîts
ainsi disparaît le temps
mangé par les enfants

Etienne boit un coup
il en boit encore deux
trois quatre
s'étend sur son grabat
c'est un bon tas de draps
volés aux morts
Le vent court parmi les pierres
Dessous les défunts ont froid

La nuit accentue son vertige
Plus d'un dormeur choit — quel prodige
hors de de son temps
Plongés dans un sommeil profond
ils dépassent tout ce qu'ils sont
marionnettes
sur cette terre où leur corps
git comme celui des morts

La nuit accentu' son abîme
mais le temps vainqueur et victime
neuf et antique
dresse une deuxième perche
tente une troisième pique
mats de cocagne
et déjà dans les campagnes
sortent du pieu les ruraux

Raymond QUENEAU.

Notes CONJOINTES

CHRONIQUES

Culture et tradition française

Il serait urgent d'initier chaque jeune français à la connaissance de son folklore national, non d'ailleurs pour l'amener à tenter de ressusciter dans des manifestations artificielles des coutumes mortes, mais pour lui permettre par une réflexion autonome de déduire s'il existe une tradition culturelle française et quels en sont les caractères. Sans vouloir préjuger des résultats collectifs d'une telle réflexion, il nous semble pour notre part qu'une étude véritablement intuitive du folklore français mettrait bientôt en lumière la curieuse constatation que voici : nos provinces abondent en ce que, techniquement, l'on appelle des *rites de passage* : les transitions majeures de la vie humaine : naissance, passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte, du célibat au mariage, du mariage stérile à la maternité, sont marquées par des cérémonies complexes, alternance de mouvements, de dialogues et de chants, qui ont pour dessein de donner à l'individu, abordant une nouvelle période de sa

vie personnelle et sociale, je ne sais quelle conscience symbolique de son état nouveau et des rapports déterminés qu'il implique avec l'ensemble des êtres et du monde. Grâce à ces fêtes périodiques, qui jalonnent son existence terrestre et en précisent artistement les conditions, tout français qui échappe par bonheur à la vie abstraite des grandes villes sent et sait et qu'il est perpétuellement *situé* par rapport à Dieu, par rapport aux créatures, par rapport aux puissances politiques, par rapport aux autres hommes, par rapport à lui-même. Et l'on peut se demander si la culture française ne s'est pas, de même, toujours traditionnellement attaché à préciser, selon ces cinq références, la situation de l'homme.

Qu'elle prête aux fins dernières de l'homme une minutieuse attention, rien n'est plus aisément démontrable. Si seule une intéressante mystique intellectuelle, plus déductive qu'effusive a pu florir sur le sol français, on a vu par contre de tout temps la nation française se passionner pour les propositions théologiques et les soutenir par des arguments en forme qui témoignent souvent, chez des simples liques d'une exquise compétence. La plupart des philosophes, des artistes et des écrivains français rendent témoignage d'une théologie exacte. Que l'on relise les chansons de geste et l'on verra que les héros, en apparence les plus frustes, voire les plus brutaux, nourrissent un extrême souci de savoir à chaque instant où ils en sont de la grave partie qu'ils jouent avec Dieu. On pourrait composer une étude sur la théologie de Racine, de Poussin, voire de Rodin et l'on ne craindrait pas, ce faisant, de verser dans le paradoxe. Bien plus, les pires ennemis des notions religieuses sont tellement habitués aux modes du raisonnement théologique qu'ils attaquent la révélation en usant des procédés spirituels dont se servent ceux qui croient la défendre. M. Homais est un théologien qui s'ignore; la dialectique religieuse de Voltaire, si l'on en démontait le mécanisme, se révélerait inversement symétrique à celle de Bossuet. Et Bossuet, comme Voltaire, comme Racine, comme Rodin, comme Poussin, comme l'auteur ignoré de la Chanson de Roland, quelle que soit la direction de leurs efforts, sont tous animés par le même besoin de savoir à chaque instant de leur vie quel rôle ils jouent dans l'Univers vis-à-vis des forces suprêmes, et peut-être créatrices, qui le gouvernent.

On inclinerait également à prétendre, que cet intérêt pour la théologie a donné aussi à la personne française, un sens raffiné de sa vocation. Le français, en général, n'a pas au monde une intuition panique: soucieux de conserver sa personne intangible et intacte, il hésite à se perdre dans l'extase cosmique et à dissoudre son être en vibrations stellaires infinies. Il n'aime pas non plus, par le jeu d'une excessive sympathie, coïncider avec la forme d'un minéral, d'un animal ou d'une plante. Par contre il se reconnaît des devoirs précis envers la nature et les êtres. La

création lui apparaît, non pas certes comme un chaos, mais comme une œuvre d'art inachevée, que la pensée, la main, la voix de l'homme doit parfaire. D'ailleurs Dieu, bien que s'étant complu à la beauté du monde, n'a-t-il pas, pour l'améliorer encore par les soins de l'art, fait d'Adam le premier jardinier ? On pourrait assurer cum grano salis et sans omettre que la France a produit le Titan Hugo, que le français se complait à transformer le monde en un vaste jardin où chaque créature occuperait la place à laquelle se destine sa beauté originale et son utilité. Dans ce jardin idéal toutes les créatures seraient de la sorte parfaitement situées les unes par rapport aux autres et toutes par rapport à l'homme. Mais un tel travail d'installation et de classement, tout en satisfaisant la vocation générale de l'homme dans l'univers, suppose un respect jaloux de la vocation de chaque créature. Pour savoir où la placer, il faut d'abord la connaître. Ainsi, le réalisme fait partie de la tradition culturelle française ? Les œuvres basses de nos cathédrales fourmillent de gemmes, de fleurs, de bêtes, chacune saisie dans l'intimité de son existence quotidienne ? Les émaux de Palissy fixent pour l'éternité dans une matière éclatante les frissons fugaces d'un monde aquatique de fougères moites, d'algues sirupeuses, de crustacés et de poissons. Chardin fait mousser le pelage des animaux, épaissit la cire des corolles, poudre d'or l'améthyste des grappes. Cézanne découvre l'opacité, la dureté de certains fruits. Ronsard, Belleau dédient aux créatures les plus modestes des hymnes légers et vibrants comme un vol de cigale. Fabre prend au piège de son art tout le petit peuple de la lande provençale. Chacun d'eux, pour sa part, s'attache à situer l'homme vis-à-vis de certaines espèces d'êtres à diminuer ses risques et ses incertitudes, tout en accroissant sa prise sur un monde dont il stimule la fécondité et précise la beauté.

Théologienne et réaliste, parfois même jusqu'à la caricature, la tradition culturelle française est aussi politique. Chaque français aime être mentalement sûr des règles de la charge qu'il revêt dans la nation; s'il enfreint il souhaite de se risquer en pleine et claire conscience et surtout il en tire les subtilités d'un point d'honneur fort sensible et qui varie selon les cas d'une manière assez bizarre parfois. Les protagonistes de nos gestes médiévales connaissent à chaque épisode de leur vie aventureuse et dédiée en quoi ils servent ou contrecarrent la volonté et le destin de leurs chefs temporels, de leurs vassaux, de leur propre personne : conduits continuellement par les maximes politiques de leur dignité féodale, ils ne les méprisent pas sans s'exposer aussitôt aux aiguillons de leur conscience, et bientôt la démesure à laquelle ils se sont volontairement livrés fait place soit au repentir soit à la folie. Bien plus : la vaste littérature didactique, les doctrines que le moyen-âge nous a transmises abondent en considérations souvent ingénieuses sur les droits et les

devoirs des français des divers états ? Du *Contre un* de La Boétie à la *Franco-Gallia* de Hofman, du *Prince* et de l'*Aristippe* de Guez de Balzac à la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet jusqu'aux considérations de Maurras et de Sorel, circule à travers notre culture un courant politique chargé de matière et de substance qui la vivifie continuellement. Mieux encore : la plupart de nos grands poètes ont collaboré à cette perpétuelle tentative de définition de la situation politique des français. Alors que, dans d'autres nations, l'apparition d'un poète politique est considérée comme une espèce de prodige inquiétant, la majorité des grands poètes français, les Ronsard, les Corneille, les Racine, les Chénier, les Vigny, les Hugo, se sont réclamés d'une politique raisonnée. Même un écrivain aussi abstrait, aussi secret, aussi replié sur son monde intérieur que Maurice Scève, se plaît à esquisser dans ses dizains les plus fermés une théorie des rapports du citoyen et des autorités curiales. Aucun d'entre eux, d'ailleurs, ne répugne à vouer sa plume à décrier les conjonctures heureuses ou funestes de l'histoire de leur temps : leurs œuvres regorgent de pièces de circonstance souvent si belles et si prudentes que l'on regrette de voir attacher aujourd'hui une certaine méses-time à cette sorte d'entreprise. Enfin, si l'on considère les arts plastiques on s'aperçoit que sculpteurs et peintres ont rivalisé entre eux pour travailler à l'éducation, à la méditation politique de leurs contemporains en réduisant à des images frappantes et à des symboles gonflés de sens les délicatesses des rapports entre l'homme et les pouvoirs laïques. Peut-être pourrions-nous mesurer le degré de décadence des vingt dernières années de notre vie nationale au fait que, sculpture et peinture dites officielles ont versé dans une médiocrité de plus en plus accablante. Et l'on se prend à songer avec nostalgie au temps où Jean Goujon, pour l'entrée d'Henri II à Paris, paraît la ville-reine d'arcs de triomphe historiés, de hauts reliefs où chacun pouvait contempler les blasons de sa propre situation politique... Qu'elles devaient être puissantes sur l'âme des foules ces fêtes de la Révolution où David prolongeant une longue tradition, savait faire participer par les yeux le plus simple citoyen à la psychologie de l'état tout entier à ses équilibres sans cesse rompus ou menacés.

Jaloux de toujours savoir « où il en est » le Français, à chaque point de sa durée individuelle, se recueille et, recensant les diverses personnes avec lesquelles il a noué un commerce suivi, se pose et se propose vis-à-vis de chacune d'elles. D'un recueillement si souvent répété provient un souci moral de qualité particulière. Chaque Français digne de ce nom semble travailler à une œuvre collective de statistique sociale et mondaine. Si simple soit sa condition il aime à inventer des problèmes fictifs de rapports humains, à les résoudre aussi précisément que possible pour n'être pas un jour pris au dépourvu par des réalités fortuites. Aspirant à se

sentir constamment situé vis-à-vis de ses semblables, quelqu'inattendues que soient les catastrophes de sa fortune, il essaie toujours plus ou moins de devenir un *honnête homme*, c'est-à-dire une personne qui, sans jamais manquer à la mesure ni à la politesse, cette élégante charité, arrive à toute occasion à se conduire sans léser les droits de son prochain, ni les siens propres. Que l'on se remémore les diverses époques de notre culture : celle qu'attestent nos légendes épiques, celle que peignent nos romans courtois, celle dont témoignent nos pétrarquistes, celle que décorent nos précieux, celle qu'égaie le sourire de Mlle Aissé, celle qu'attriste la mélancolie de Mme Récamier, celle qui traverse la voix chaude de Mme de Noailles et l'on découvrira toujours le même propos obstiné d'établir un code des rapports sociaux assez complet pour que, quiconque le possède, acquière une honnête certitude, assez souple pour ne pas réduire à une ennuyeuse ligne droite les ondoyantes arabesques de la vie. Que notre culture toute entière soit promue par ce souci d'un absolu de morale sociale, c'est une évidence telle que, sans vouloir y insister on rappellera simplement ici quelques titres d'œuvres : *Tristan*, *La Queste del Saint Graal*, *Le Petit Jehan de Saintre*, *La Delie*, les traités de Saint Evremont, le *Misanthrope*, *Bérénice*, les *Lettres Persanes*, les *Liaisons Dangereuses*, *Adolphe*, *Volupté*, *l'Ecole des Femmes* d'André Gide... et pour ne citer parmi les peintres que Watteau quelle perfection de morale sociale, si transcendée qu'elle se dépasse elle-même et atteint un gratuité totale, ne pourrait-on pas déduire des gestes de ce feston de femmes qui s'embarquent pour Cythère !

Mais le Français, semble-t-il, attacherait peu d'estime à une morale sociale toute déliée qu'elle soit, si la tradition de sa culture nationale ne le situait pas sans erreur vis-à-vis de lui-même. Il considère ses passions comme autant de forces primitives qu'il s'agit moins de réprimer que d'utiliser tout en prenant garde que nulle d'entre elles n'exerce sur les autres une suprématie aussi perfide que grossière. Lorsqu'il médite de risquer un acte qui est capable d'engager son avenir il souhaite discerner précisément de quelle somme d'énergie passionnelle il peut disposer et s'efforce de mettre en branle, avec la sage astuce d'un bon mécanicien toutes les idées-forces même les plus perverses, dont il dispose. Or, pour agir clairement, il doit clairement se connaître. Habitué dès l'enfance à trainer à la lumière les monstres de son inconscient il sait projeter sur un écran parfaitement lucide toute les qualités de son être. Il les regarde batailler entre elles avec l'attention systématique d'un juge de tournoi. Il décide avec le jugement froid d'un confesseur ou d'un stratège quand il faut suspendre la lutte et quand il faut la ranimer pour que, grâce à elle, s'affirme une victoire utile qu'il lui sera loisible d'exploiter pour le plus grand bien de sa vie. En somme lorsqu'il prétend assister aux péripéties de son existence intérieure, il

voit une foule d'allégories aux attributs distincts s'agiter sur le plan de sa durée personnelle. Il se multiplie en une foule d'êtres de raison dont il prétend garder le contrôle et qu'il guide, en effet, à moins qu'une sombre vapeur ne le ravisse à lui-même. De ces combats de marionnettes dont il est à la fois acteur et spectateur il sort souvent victorieux, parfois vaincu mais toujours situé, toujours apte à entreprendre.

Jadis, lorsqu'un muscadin d'Italie reprochait aux écrivains français de n'avoir jamais su égaler l'art de Dante, ils se récriaient, disant : *A la Divine Comédie nous pouvons opposer le Roman de la Rose*. Cette réponse qui nous semble aujourd'hui incongrue était cependant pertinente. La traduction psychologique française aime représenter sous l'espèce de figures vivantes les éléments de la situation intérieure de l'homme. Depuis les succulentes allégories de nos églises romanes, jusqu'aux allégories académiques de la fin du dix-huitième siècle en passant par les Vertus Théologiques de Germain Pilon, la chaîne est continue. Et, de même les poètes, de Guillaume de Lorris aux Symbolistes se sont appliqués chez nous à tendre à nos yeux la tapisserie mouvante de nos âmes. Le discrédit qui, de nos jours, s'attache aux compositions allégoriques, provient peut-être de ce que nous avons perdu peu à peu le sens des réalités spirituelles.

En concluant ce trop long essai, on ne prétend pas vouloir exténuer la libre inspiration des jeunes philosophes, artistes, écrivains, d'aujourd'hui. L'esprit souffle où il veut, déclare l'écriture et la souveraine liberté des actes créateurs que les enfants de l'esprit lâchent sur le monde remplira toujours les critiques de malaise et d'envie ? Cependant, aux instants de relâche où, écrivains, philosophes, artistes, ressentent l'appétit de nourrir lentement leur âme — puisqu'aussi bien le génie est une patience obstinée — peut-être auraient-ils avantage à se souvenir, pour se conformer au mystère de leur nation, que la tradition culturelle de France est théologie, réaliste, politique, morale, et psychologique peut-être aussi pourront-ils rêver aux moyens de rendre au traité théologique, à la dissertation politique, à l'analyse morale, à la peinture exacte et ravie des choses, à l'allégorie raisonnable une émouvante dignité.

Albert-Marie SCHMIDT.

Présence de Pierre-Jean Jouve

Quatre-Vents aurait voulu rendre à Pierre-Jean Jouve un hommage digne de lui. L'article qui suit, écrit à l'occasion de la publication de « Porche à la Nuit des Saints » a paru dans la Tunisie Française littéraire du 24-1-42. J'aurais aimé le reprendre entièrement et développer certains points importants, ce qui a trait à l'Érotique, par exemple. Le loisir de compléter et d'approfondir cette brève étude m'a manqué. L'œuvre de Jouve me paraît d'une exceptionnelle importance. Il est urgent que tous les amateurs de la Poésie favorisent son rayonnement. C'est pourquoi j'ai préféré publier mon article sans le retoucher. L'œuvre de tout poète se passe de commentaire. Mais je prétends moins expliquer Jouve qu'aider quelques camarades à le découvrir.

J. A.

1-3-42.

Un poème vraiment grand à la mesure du titre qu'il porte : *Le Paradis perdu* ; — plusieurs recueils : *Noces*, *Sueur de sang*, *Matière céleste*, *Kyrie* ; — des récits étranges qui ont la densité du poème : *Paulina 1880*, *Le monde désert*, *Hécate*, *Histoires sanglantes*, *La scène capitale* ; — des textes de critique qui témoignent d'une extraordinaire aptitude à se couler au plus intime des œuvres, à cheminer en elles afin de les révéler par une opération qui ne les explique pas, mais qui en quelque manière les crée une seconde fois, comme l'inoubliable essai sur Mozart et l'in-mémoriam consacré au souvenir d'Aban Berg ; — enfin ce livre admirable qui nous vient de Suisse, ce *Porche à la Nuit des Saints* qui s'ouvre sur le double abîme de l'homme intérieur et de l'univers comme une arche de musique jetée entre le temps et l'éternité : voilà l'œuvre de Pierre-Jean Jouve, secrète,

obstinée dans son exploration solitaire, et dont le rayonnement sombre n'a été jusqu'ici reçu que d'un petit nombre. Mais Jouve, s'il ne méprise pas la foule (c'est une attitude assez basse) n'attend rien d'elle. La préoccupation de gagner des lecteurs lui est étrangère ; sa vocation seule compte à ses yeux qui lui commande de composer son œuvre sans autre souci que d'ausculter le silence avec assez d'amour pour qu'il entende enfin au plus épais de la nuit la chute de ces syllabes de sang, de miel, ou de lait par où nous communiquons avec Celui que nous sommes sans le savoir. Nul orgueil dans cette attitude, nulle complaisance en soi-même ; tout au contraire le choix délibéré du sacrifice à l'œuvre impitoyable. L'œuvre n'est pas ce qu'on veut, l'œuvre doit devenir ce *qu'elle veut être*. Obscure certes, difficile, mais Jouve n'y peut rien. Expliquer c'est toujours trahir.

Le public a lieu de s'en plaindre qui veut tout mesurer avec une aune de calicot, et tel faux-poète aussi devenu bateur d'estrade. Si des lecteurs qu'une œuvre terriblement défendue par son extrême pureté viennent à lui, si leurs voix s'accordent à celle qui chante à travers lui, Jouve les accueille fraternellement, mais il se refuse aux jeux de la séduction, il s'interdit de faciliter l'accès de son ténébreux royaume. Voici des années qu'il attend la consécration, et sur la voie qu'il a choisie il a consenti tant de sacrifices que la gloire lui sera donnée par surcroît.



Le plus grand nombre parmi les hommes vivent dans une perpétuelle distraction. Ils acceptent d'être exilés de leur propre existence. Leur vie est une succession d'actes mécaniques sans relation aucune avec la réalité de l'existence. Ils vont sourds et aveugles, comme stupides, sans que les effleure la tentation d'être des hommes. Qu'un Pascal dévoile tout à coup le sombre tableau de la condition humaine, ils s'empressent de tirer le rideau. Aussi bien la poésie ne doit-elle les fournir que de quelques images portées par le flot d'une musiquette capable de les arracher pour un temps au spectacle de leur grisaille. Or la poésie n'est pas dans son essence une consolation. Tout au contraire elle porte le feu et le glaive, elle brûle et elle déchire, elle fixe l'homme dans la contemplation, jusqu'à l'obsession, jusqu'au vertige, de ce qu'il est. Il ne s'agit pas seulement du tableau désolant des vices et des instincts « animaux ». (On ne voit pas d'ailleurs ce que la pure innocence animale vient faire ici). Il s'agit de cette blessure inguérissable que chacun porte en soi, de cette dernière goutte d'amertume, qui tient à notre existence même ; du sentiment d'être séparés, de porter le poids d'un crime que nous n'avons pas commis. L'obsession de notre condition pécheresse effrayait Baudelaire, qui, avec une tragique impuissance, a parfois tenté de s'en évader.

La poésie de Pierre-Jean Jouve est le contraire d'une poésie d'évasion. L'homme ne peut pas effacer la faute, car la faute est l'existence elle-même. C'est parce qu'il est que l'homme se sent exilé, tandis qu'il pressent l'unité à laquelle il aspire, cette fusion de lui-même dans le brasier étincelant de la Nuit des Noces où il sera enfin délivré de lui-même. Le bonheur absolu ne peut être que la non existence où l'abolition de l'homme dans l'Être. C'est ici que s'insère la dialectique de Jouve : il creuse l'abîme de la conscience que nous avons de la faute. Narcisse est hypnotisé par sa propre image. Jouve traverse cette image pour découvrir ce qu'elle signifie. Il prend en charge la faute, il l'assume dans sa réalité charnelle et spirituelle, il porte en soi la croix et la couronne d'épines. La faute a un visage énigmatique, celui de la mort. Il n'y a pas de salut par la démission de l'homme, par le refus de vivre, ni par la mutilation de l'homme. Il faut que l'homme porte la Faute, qu'elle soit par lui consommée dans sa plénitude, pour qu'il espère le salut qui est au-delà de la Faute. Qu'on n'imagine pas la poésie de Jouve comme une métaphysique en vers. Elle est l'expression d'une attitude vitale, de la prise de conscience par l'homme de ce qu'il est dans sa réalité, à l'égard de lui-même et à l'égard du monde, le chant de ce qu'il est en tant qu'homme dans ce monde.



A force de se vouloir réduite à la pure essence du langage la poésie de Jouve se nie elle-même. (Je pense surtout à *Sueur de Sang*). On y respire une atmosphère d'orreur sacrée. Jouve plonge au plus épais de la selve de l'âme, jusqu'à la source des instincts, où il capte à l'orée de l'inconscient, un chant sombre, noir, d'une extraordinaire matité, sans résonance extérieure, immobile et comme muet, sculpté dans une substance sans écho. Et ce chant exerce une véritable fascination, ce diamant noir rayonne une étrange lumière, une lumière abyssale qui éclaire une autre face de la vie, celle que nous ne voyons pas, celle que masquent les habitudes et les conventions. Avec une violence forcenée mais contenue dans des formes dépouillées et, si j'ose dire *désertiques*, Jouve modèle ce visage intérieur de l'homme et il le peint au naturel.



Porche à la Nuit des Saints nous apporte une poésie plus « humaine », plus chantante, plus abandonnée à la tendresse. Les circonstances y sont pour quelque chose sans doute, et plus encore le fait que le poète outre-passe le désespoir pour déboucher dans l'espérance. Il a consenti tous les sacrifices, à la suite de Jean de la Croix, son maître, et voici qu'un Autre aujourd'hui mystérieusement charge sa croix au-dedans de lui. C'est pour-

quoi ces poèmes terriblement désespérés, sont mouillés de larmes indiciblement douces. Non que Pierre-Jean Jouve laisse couler sa voix selon le fil des mélodies heureuses : tous les ressorts de son esprit demeurent tendus, mais on aperçoit des échappées miraculeusement pleues dans son ciel intérieur comme dans certaines toiles du Gréco où l'on voit des visages renversés à la fois suppliciés et extatiques, à l'extrême limite de l'épuisement où Dieu les baigne du sourire de Sa Grâce.

En ces chants lisses et profonds la ligne mélodique est pure et ferme comme les courbes d'un marbre grec, elle est l'aboutissement musical des efforts d'une matière rebelle contrainte de renfermer toutes les résolutions possibles, toute sa puissance d'explosion sous la caresse d'une main invisible et souveraine qui lui impose la calme majesté d'une forme divine. Ce n'est pas une musique détachée dans un éther immatériel comme un fil de la vierge ; elle fait corps avec l'abîme nocturne, avec la masse impénétrable de l'incrédé, du mystère où la chair et l'esprit indissolublement s'épousent. Elle le signifie, elle le dénonce en se séparant de lui, tel un solo de violoncelle parmi la forêt chantante de l'orchestre qui, à lui seul, suppose la présence et l'accord de tous les autres instruments et souligne d'un trait de feu le dessin des masses orchestrales.



C'est ainsi que le poète Pierre-Jean Jouve porte témoignage de son agonie d'un monde inhumain. Mais si

*« Nous sommes les derniers d'un mourant paysage
Où les hommes perdent pied dans leur misère*

.....
*A nous les dernier pas
A nous la lucidité terrible et la joie.*

JEAN AMROUCHE.

« *Porche à la Nuit des Saints* » vient de paraître aux éditions *Ides et Calendes*, à Neuchâtel (Suisse) avec un avant-propos de Marcel Raymond.



LES LIVRES

Romans

La pharisienne

de François MAURIAC

Editions Grasset

Le dernier livre de Mauriac, *La Pharisienne*, n'est pas un simple roman écrit pour peindre ou le plaisir de narrer une belle histoire ou de révéler quelque curiosité du caractère humain, Mauriac y défend là un sentiment qui fut à l'origine de toutes les religions, du véritable esprit chrétien, esprit souvent faussé, mal entendu par ses plus fervents zéloteurs et surtout par eux. On le verra ainsi éclairer d'un jour sombre et tourmenté l'orgueil et ses méfaits en la personne de Brigitte Pian, la pharisienne, qui sait tirer avantage de tout pour sa propre gloire, même de la vertu; mettre en évidence, par opposition, la passion même brutale, aveugle qui n'a d'autre but en soi que de se satisfaire et que personnifient ces deux enfants qui s'aiment, Michel Pian et Jean de Mirbel; l'amour qu'interprètent assez gauchement Octavie Tronche et Puybaraud et, sous sa forme douloureuse, Pian, le mari de la pharisienne; la véritable humilité, autre forme de l'amour, la plus simple, mais la plus profonde peut-être aussi, que représente à merveille l'abbé Calou qui fait presque figure de Christ dans ce livre. En dernier il nous montre que, pour être heureux, pour servir Dieu, ce n'est pas tant de mériter qui importe que d'aimer. Vérité pas très nouvelle, j'en conviens, mais qu'il n'est pas négligable peut-être de répéter de temps en temps, surtout à notre époque.

Dans ce livre, Mauriac intéresse mais ne touche jamais vraiment, il intéresse, parce que tous ses personnages sont admirablement décrits et analysés, rien de leur caractère foncier ne nous échappe, parce que Mauriac y révèle une grande connaissance de l'âme humaine, du cœur hu-

main, de ses secrets et de ses détours. I ne nous touche jamais vraiment, malgré tout son talent, parce qu'entre lui et la vie, entre ce qu'il ressent et ce qu'il pense, s'interpose sans cesse une idéologie religieuse, dont il s'inspire plus que de ses propres sentiments — une réalité en quelque sorte arbitraire — qui, si elle a ses mérites, n'en limite pas moins la vie à ses données, conférant à ce roman un caractère presque toujours théorique qui en gâte le naturel, l'élan, la poésie, la vision haute, profonde et vraiment humaine. Et un Tolstoï, de la première manière, aurait autrement mieux traité ce sujet. Si donc ce livre nous apprend quelque chose, il n'arrive jamais à nous satisfaire entièrement. Il me fait penser un peu à quelqu'un qui, en réponse à un service demandé, ne saurait donner que des conseils. Il m'a inspiré, d'autre part, cette pensée : que l'art ne devrait avoir d'autre mobile que d'exprimer ce que l'on ressent, ce que l'on voit à travers son cœur et son esprit. Ainsi l'art, en ne défendant rien, défend plus la vérité que quiconque veut nous la démontrer. Pour conclure, ce livre est, plus que d'un romancier, l'œuvre d'un moraliste qui, par le truchement d'une histoire, cherche à nous convaincre à sa morale, c'est-à-dire à sa vérité particulière.

Je dirais encore, que sa façon de procéder, en se servant par exemple de journaux intimes pris aux uns et aux autres, pour mieux préciser le caractère de l'un de ses personnages, rappelle un peu Gide, de Gide aussi cette manière de disséquer les âmes, de déceler leur jeu, le jeu qu'elles se jouent à elles-mêmes et aux autres, cela toujours en fonction d'une idée bien arrêtée et encore d'avoir pour sujet des personnes aux prises avec leur conscience et provoquant au nom de cette conscience des perturbations parfois irréparables dans leur entourage. Mais si Gide est un moraliste partant en guerre contre la morale, pour retrouver le naturel, bien qu'il n'ait jamais pu se dépouiller de sa formation protestante, Mauriac, lui, est resté le défenseur d'une religion et surtout de son interprétation, dont toute sa jeunesse fut empreinte.

Le style de Mauriac est réservé jusqu'à la froideur parfois, mais parfois aussi intense en profondeur, parce qu'intense par le choix du mot et non par la phrase, sa cadence et son souffle. C'est qu'il obéit plus aux exigences de ses idées et à une esthétique qui semble de nos jours un peu vieillotte, presque vieille fille, qu'aux impulsions de son imagination et de son cœur, comme le doit toute nature vraiment virile, qui n'a pas peur, qui n'a pas honte d'être ce qu'elle est en vérité, ce qui ne l'empêche pas d'être sensible à l'amour, au bien et au beau, au contraire, parce qu'avec plus de liberté.

La pharisienne est l'exemple type de la femme dont la religion, une éducation religieuse a déformé les véritables tendances et qui, en d'autres temps, en d'autres siècles — plus lointains ou à venir — n'aurait été qu'une

pondeuse émérite, tout en gardant son caractère autoritaire et passionné, voire orgueilleux, ce qui n'est pas un bien grand mal, nos plus grands hommes, par exemple, étant faits d'une argile semblable. Ses rapports avec autrui en auraient été en tous cas plus humains, elle n'aurait pu faire au nom du bien, d'un *bien* abstrait, de ses augustes raisons, autant de mal autour d'elle, jusqu'au jour où, par l'effet de la grâce, dirait Mauriac, plus simplement sans doute, parce que haïe, méprisée, abandonnée par tous, elle fera un retour véritable sur elle-même et aura la révélation de ses erreurs, car elle désirait le bien, tout au moins elle croyait sincèrement le désirer. Mais, par contre coup, elle tombe alors dans des excès contraires, dans une sentimentalité, qui d'un monstre au début du livre la fait à la fin un être parfaitement grotesque et ridicule.

C'est ce que l'auteur n'a pas dit; il est vrai, étant donné sa position, qu'il lui était difficile de parler ainsi. Mais la pharisienne de Mauriac, Brigitte Pian, est le produit malgré tout d'une civilisation, c'est donc une réalité en soi qu'il était intéressant d'étudier et c'est en cela surtout que ce livre présente à nos yeux un intérêt.

G. P.



Histoire

Le testament politique de Richelieu

de Frédéric GRIMM

Editions Flammarion

M. Frédéric Grimm, Professeur de Droit international à l'Université de Munster, a publié chez *Flammarion* ce livre curieux et à certains moments passionnant. Comme Frédéric II écrivait jadis un *Anti-Machiavel*, l'auteur a écrit un *Anti-Bainville*. Son ouvrage tend à réfuter les thèses que l'historien de *L'Action française* a développées dans son *Histoire de deux peuples* et qu'on retrouve dans son *Histoire de France*. Il prend exactement le contrepied de ces œuvres auxquelles il attribue peut-être plus d'influence qu'elles n'en ont eue sur la politique française. Car, s'il est exact qu'une partie de l'opinion française — bien plus large que la clientèle de *L'Action française* — a accordé une créance totale à l'œuvre de Jacques Bainville, celle-ci a suscité des réserves non seulement parmi les gens de gauche, mais aussi parmi les historiens universitaires, qui n'agissaient pas toujours par passion politique. Ces spécialistes reprochaient à l'écrivain dont ils reconnaissaient l'intelligence, de plier les événements du passé à un système séduisant mais inexact, d'écrire d'avantage un plaidoyer pour la monarchie qu'une histoire et de prêter en face du danger allemand éternel une politique que les Rois n'eurent pas parce qu'ils ne pouvaient pas prévoir Bismarck et Moltke un siècle avant leur naissance.

Se trouvera-t-il des historiens allemands pour faire les mêmes critiques au professeur Grimm ? Cela se pourrait, car l'auteur du *Testament politique de Richelieu* a bâti un édifice fort cohérent mais un peu trop simple, pour répondre à la complexité de l'histoire — qui est celle de la vie. Pour le professeur Grimm, les rapports franco-allemands depuis Richelieu ont été dominés par la volonté de la France d'empêcher l'unité allemande, d'imposer au Reich un démembrement plus ou moins masqué sous le nom de *libertés germaniques*. Richelieu travailla à lancer contre

Ferdinand II qui voulait unifier son empire, des adversaires successifs avant d'entrer lui-même en lice. Son disciple, Mazarin, dicta l'habile traité de Westphalie qui divisait l'Allemagne et contentait le particularisme des princes et des peuples. Louis XIV profitant de cette situation procéda à sa politique de réunions et Louis XV, comprenant le danger prussien, opéra le renversement des alliances. On voit que sur les faits M. Grimm s'accorde beaucoup plus avec Bainville qu'avec les professeurs français Bourgeois ou Pagès.

Depuis la Révolution qui a fait naître le principe des nationalités, poursuit l'auteur, les Français hésitent entre le testament de Richelieu et le mémorial de Sainte-Hélène, son antithèse, l'un commandant le maintien des Allemagnes, l'autre permettant l'unité du corps germanique. Mais, ajoute le professeur Grimm, à chaque crise, la tradition de Richelieu l'a emporté. Si après 1918 le morcellement ne fut pas imposé, c'est que le temps avait consolidé l'œuvre de Bismarck. L'Angleterre et l'Amérique amenèrent Clémenceau à des compromis. Mais on ne renonçait pas à la politique du grand Rhin. Il fallut attendre la détente de 1924, Locarno et l'évacuation de la Rhénanie pour voir celle-ci prendre fin. Encore, dit M. Grimm, beaucoup de penseurs politiques français regrettaient cette issue et devaient réagir vivement lorsqu'Adolf Hitler fit la Grande Allemagne.

Telle est brièvement résumée la thèse du Professeur Grimm. Son ouvrage bien construit, reposant sur de nombreux textes d'écrivains allemands et français, convaincra-t-il beaucoup de Français ? On en doute un peu. Son livre sent trop l'ouvrage de guerre. Les torts sont trop d'un seul côté, qui n'est pas le sien. On sait bien que nos polémistes en faisaient autant à la même époque. Mais pour cette réconciliation européenne que les hommes d'Etat proclament indispensable, il serait préférable d'apporter aux choses du passé l'objectivité nécessaire aux historiens.

Le problème des rapports franco-allemands est, en réalité, trop complexe pour être si facilement expliqué. Nous savons que Louvois n'a pas fait œuvre pie dans le Palatinat. Mais les troupes du Prince Eugène se conduisaient-elles beaucoup mieux une vingtaine d'années après ? D'autre part, notre politique extérieure a-t-elle eu la continuité impressionnante que lui prête le professeur Grimm ?

Est-il exact, par exemple, que Richelieu ait eu un but précis : *empêcher la formation d'un grand Etat allemand voisin* ? Cependant, ses notes nous indiquent qu'il prenait bien plus au sérieux le danger espagnol et la menace d'encerclement de la France par les deux branches de la Maison d'Autriche que l'unité allemande. S'il a agi dans l'Empire d'abord c'est que la guerre de religion que catholiques et protestants s'y livraient rendait celui-ci plus vulnérable, que la monarchie espagnole. Olivares

ne faisait pas autre chose en soutenant en France les protestants de Rohan ou les Grands comme Soissons et Cinq-Mars.

Croit-on de même que le morcellement allemand consacré à Munster n'ait reflété qu'une vue géniale de nos vieux hommes d'Etat ? Que ceux-ci aient tiré profit de l'anarchie germanique, rien n'est plus certain. Mais les petits Etats dont ils confirmaient l'indépendance avaient leur vie propre et n'étaient pas des créations artificielles. L'impuissance allemande tenait d'abord à la haine des catholiques et des protestants — comme l'impuissance française sous les fils d'Henri II. A mesure que les passions religieuses s'éteignaient, le jeu de la diplomatie française devenait plus ardu. Lorsqu'après la Révolution et l'Empire français l'idée de nationalité l'emporta en Europe sur les vieilles conceptions religieuses, la politique du traité de Westphalie devenait caduque.

Vouloir l'appliquer au vingtième siècle était un anachronisme. Mais expliquer la politique de Richelieu par l'ombre de M. de Bismark en est un autre.

On voit par là ce qu'est le livre de M. Grimm : non pas une étude historique mais une œuvre politique qui se sert de l'histoire en la pliant aux besoins de sa démonstration. Envisagée sous cet angle, elle présente un vif intérêt parce qu'elle nous donne le point de vue de nos voisins. On ne s'étonne pas qu'il ne soit pas le nôtre. Bayle, ce Père des sceptiques, constatait déjà avec sagesse : *On accommode l'histoire comme les viandes dans une cuisine; la même chose est mise en autant de ragoûts différents qu'il y a de pays au monde.*

C. M.



LE CINÉMATOGRAPHE

Pour un répertoire du cinématographe

LES FILMS DE JEUNESSE

Nous ne connaissons pas d'art aussi féminin que le cinématographe, nous voulons dire qui soit aussi lié à une mode, à des modes, plus fugitives, plus séduisantes et capricieuses que celles qui froissent, drapent et unissent les étoffes.

Comme la mode du vêtement celle du film se défait et se dégrade : la nouvelle robe créée pour une grande dame devient bientôt celle des jeunes couturières et nous ne sommes pas si sûr, quoi qu'on en ait pu dire, que celles-ci aient plus d'élégance que celle-la. Pareils aux grands couturiers les animateurs du cinématographe lancent, un jour heureux, un film qu'aussitôt les *gens du cinéma* copient, exploitent et usent.

C'est ainsi que le réalisme cinématographique est sorti tout entier de *L'Ange bleu* et de *L'Opéra de quat sous* et s'est poursuivi jusque dans les plus insignifiants films d'atmosphère français comme *Quai des brumes* ou *Le jour se lève*. De même *Le congrès s'amuse*, première opérette filmée, fut à l'origine d'une succession de films qui de *New-York-Miami* à *Cette sacrée vérité* finit par des bandes sans esprit comme *La huitième femme de Barbe-Bleue*. Pareillement on put voir les films de terreur, commencés par *M* et tombés dans les ridicules *Frankenstein*, ceux d'aventure où *Les trois lanciers du Bengale* ne sont que la méchante copie un peu précheuse, des premiers et merveilleux films de cow-boys, du Far-West et de *Zoro*. Semblablement Max Linder créa un genre que Charlie Chaplin exténua.

Et un jour un metteur en scène nous donna *Jeunes filles en uniforme*.

Premier film de la mode *jeunesse*, c'était un chef-d'œuvre. Nous ne croyons pas que le cinématographe ait jamais atteint un pareil sommet, là où l'image devient l'illustration de l'angoisse ou de la joie les plus secrètes.

Une longue série de films où l'adolescence était le principal acteur allait commencer. Tous procèdent de la même idée : raconter cet instant merveilleux où l'enfant devient homme, cet instant fait de rêves et de réalités, plein de joie physique et d'inquiétude, où le premier amour illumine et désespère les jours. Ceux qui se souvenaient encore de leur jeunesse avaient prétexte à mettre en image les plus charmantes et quelquefois profondes histoires.

On se souvient de *Jeunes Filles en uniforme*, œuvre de Léontine Sagan. La peine de Manuela de Meinhardis, l'atmosphère d'un pensionnat de jeunes filles, tout cela nous était donné presque sans paroles par le simple jeu des images. Le cinéma allemand produisait quelque temps après *Huit Jeunes Filles en bateau*, où les hésitations d'une jeune fille et de ses amies que l'homme effraie encore et qu'elles finissent par aimer ou accepter, donnaient motif à de belles photographies des étangs et des arbres de la banlieue berlinoise et du corps féminin. Ce fut ensuite sur un ton plus grave, et qui n'est pas sans rappeler une histoire chère à M. Brasillach de voir la vie, *Jeunesse bouleversée*. Ce n'était que les heures pleines d'espoir et de mélancolie où, à la fin de leurs études, les grands élèves d'une école se dispersent pour s'en aller vers la vie.

C'est alors que les metteurs en scène français s'essayèrent au genre. Si nous ne nous trompons pas, c'est M. Marc Allegret qui débuta avec *Lac aux Dames* où Mlle Simone Simon créa l'extraordinaire personnage de Puck. Déjà ces bandes n'avaient plus la vigueur des premières réalisations.

Devant le succès remporté par Mlle Simone Simon on fit pour elle *Les beaux jours*, œuvre sans importance où se sentait déjà l'épuisement de cette mode. Cependant vers la même époque, le cinématographe allemand donnait *Emile et les détectives*, film d'enfants plutôt que d'adolescents et qui était une tentative pour renouveler ce genre. Le cinéma autrichien nous offrait l'exquis *Libelei*.

Il convient de noter que les films de *jeunesse* restaient un domaine uniquement exploité par les metteurs en scène européens. Les quelques tentatives des américains furent des échecs, peut-être parce que ce pays ne connaît pas et ne comprend guère ce que nous appelons l'adolescence. Les metteurs en scène californiens n'ont jamais pu saisir le charme fugitif de ces heures où toute la gravité de la vie vient à la rencontre des êtres les plus perméables à toutes les sensations.

Nous ne connaissons parmi la production russe qu'un film de jeunesse : *Le chemin de la vie*. Nous ne croyons pas, pourtant, que les Russes puissent y réussir : autre chose les attire, autre chose est leur désir.

Enfin, M. Christian-Jaque, depuis la guerre, a voulu, lui aussi, faire son film de jeunesse : *Le premier bal*. Nous avons pour ce metteur en scène la sympathie que lui méritaient ses deux dernières bandes : *L'enfer des anges* et *L'assassinat du Père Noël*. Nous nous souvenons aussi qu'il avait réussi il y a quelques années un assez bon film d'enfants : *Les disparus de Saint-Agil*. Il faut reconnaître pourtant que *Le premier bal* est un échec et que le metteur en scène n'a jamais pu faire vivre ses personnages, n'a jamais su les animer.

Quoique se souvenant du *Puck* de M. Allegret, il n'est pas parvenu un seul instant, à nous donner un compagnon que nous aurions pu emporter avec nous, pour un dialogue secret.

PH. DE C.



Les Arts

Peinture

Plaisir de la peinture

C'est un plaisir bien étrange et significatif que nous avons demandé à la peinture. Nous en avons sacrifié presque toutes les valeurs d'expression, de drame et d'illustration pour ne nous attacher qu'aux solutions des problèmes techniques qu'elle nous proposait.

Nous sommes allés plus loin encore que d'anciens esthéticiens sensibles avant tout aux effets de perspective ou aux valeurs tactiles. Nous avons prétendu résumer la beauté picturale dans la beauté des matières et des touches.

Certes la peinture contemporaine nous y incitait en concentrant ses recherches sur ce point. Mais notre attitude était contraire à cette prétention d'éclectisme qui nous faisait goûter, et sincèrement, toutes les œuvres peintes depuis la préhistoire pourvu qu'il s'y trouvât quelque mérite. Or, jusqu'aux maîtres de Giotto, la peinture ne fut guère qu'illustration et s'intéressa peu aux problèmes de perspective, de modelé ou de tact. Depuis Giotto, même, ces préoccupations devinrent fondamentales, mais celles de la matière et de la touche restèrent secondaires.

Ce n'est guère que depuis le dix-huitième siècle que ces éléments contribuèrent au plaisir de la peinture. De sorte que fatalement nous étions conduits à des jugements de principe différents selon que nous contemplions une œuvre de l'une ou l'autre de ces périodes.

Il est vain d'accuser le matérialisme de cette restriction du plaisir aux seuls jeux de la matière. C'est au contraire par l'effet d'une exigence de conscience que nous en vinmes là, selon la pente générale de notre temps vers la recherche de la pureté radicale des disciplines intellec-

tuelles. Le problème du pur, pour être posé et résolu, nous forçait à faire descendre le goût de la sphère où musique, littérature, peinture et autres arts du dessin, mêlent leurs effets et leurs sujets, jusqu'aux techniques par où chacun de ces arts se différencie à l'extrême de tout autre.

Il est d'ailleurs remarquable que forcés de nous demander : « *Qu'est-ce que la peinture ?* » nous n'ayons pu que répondre, astreints à ces considérations techniques, élémentaires : « *C'est littérature aussi* ». Aveu d'impureté !

Cette vanité ne doit pas nous faire renier les plaisirs que nous trouvâmes à la matière. Ils étaient authentiques, ils furent fructueux. En effet, dans les arts (mais c'est vrai aussi en Physique) le spectateur eût se faire de plus en plus semblable au créateur et se placer, pour juger, sur son propre terrain. Il sort de là une très grande conséquence pour l'analyse du jugement esthétique : il portait, non plus sur l'effet produit, toujours si rudimentaire, si dépouillé d'artifice, mais sur ses facteurs. Il ne procédait pas du dehors, de l'ensemble, au dedans; mais selon l'ordre générateur, du point de départ à l'ensemble.

Il est probable que cette révolution du jugement signifie quelque chose d'important dans l'attitude générale des hommes. Elle a remplacé le face à face du créateur et du contemplateur, par une espèce de coude à coude.

Ceci explique le caractère hermétique *spécialiste* qu'ont revêtu les plaisirs d'art et, d'une façon plus générale, la culture. L'amateur ne peut plus être profane, mais initié au secret, c'est-à-dire à la technique. Il en est résulté une extension complémentaire de la barbarie. Mais il y a du bien dans le fait que la philosophie, au bout de cette évolution est devenue fatale. Elle est l'Océan où descendent nécessairement tous les fleuves, où ils mêlent leurs eaux; d'où repartent les cycles nouveaux.

L'accroissement de la barbarie, la présence d'une masse barbare, la raréfaction de la conscience, sont sans doute des conditions nécessaires à la fondation des mondes neufs.

Mais, en dehors même de ces grandes questions, l'habitude prise de juger une œuvre en créateur, non plus naïvement, mais en conscience, est extrêmement bienfaisante : elle entraîne un jugement esthétique total, elle parachève la connaissance des œuvres et rend plus difficiles les effets de mauvais aloi.

Il faut maintenant que, partant du coude à coude avec l'artiste, nous en arrivions au face à face d'autrefois par un mouvement continu. C'est-à-dire que, devant toute œuvre, nous passions par un élargissement continu du coup d'œil et un approfondissement graduel de notre perception, de l'humble structure matérielle à l'esprit même du tableau, par le dedans, par un jaillissement profond.

Ce n'est pas en sèriant les différents termes de la contemplation, que nous devons juger de la valeur de l'œuvre, par exemple en étudiant d'abord la composition, puis l'expression des personnages, les accords de couleurs, le modelé, etc... mais en retrouvant constamment dans l'effet le plus haut, l'épanouissement, l'harmonique extrême d'une touche, d'un mélange de pâtes, etc...

J'ai goûté de ces plaisirs complets, je me suis absorbé de longs instants dans la délectation, à voir la coulée et la flexion de la couleur noire ou rouge sur des vases grecs.

Ce plaisir n'est si grand que parce qu'il nous accomplit en totalité. Tout effort spirituel consiste en effet en une remontée de nos fonds de chair, de muscles et de gestes à l'émotion que nous dispense toujours ce qui est juste, ce qui est réussi, ce qui coïncide actuellement avec une volonté difficile.

L. B.



LES REVUES

LES CAHIERS DU SUD

Décembre 1941

Un numéro désagréable à manier : mal imprimé.

Intéressant comme d'habitude. Surtout la correspondance où nous sentons respirer le cher Joë Bousquet. Jean Cayrol : inquiétant. Aurait-il perdu le souffle ? Je me souviens des longues foulées célestes qui annonçaient un grand poète. Un paysage intérieur de Pierre Emmanuel : moins tendre, plus mélodique qu'à l'accoutumée. **La scène capitale** de Launes : des images jolies. Ça sent le fabriqué. Une émouvante évocation de Milosz.

Une chronique d'Albert Béguin sur André Gaillard, assez rapide, décevante. J'aime mieux la note de Jean Tortel. Enfin un carnet critique généreux.

FONTAINE

17

Un sommaire moins brillant que celui du dernier numéro.

Poèmes : Deux chansons nostalgiques d'Alexandre Blok qui me rappellent celles d'Essemine traduites par Armand Robin. Celles de Blok m'émeuvent moins.

Eluard : Sur les pentes inférieures. Jamais sa voix ne fut plus nue, plus pure, plus émouvante :

Le seul rêve des innocents
Un seul murmure un seul matin
Et les saisons à l'unisson
Colorant de neige et de feu
Une foule enfin réunie.

Jean Le Louët, des poèmes composés en captivité, des poèmes aux arêtes dures, trop intellectuels pour me toucher.

René Lacôte : Du savoir faire dans cette « **fraicheur de la chair** », où confluent plusieurs voix. On y entend Apollinaire, Patrice de la Tour du Pin, Paul Eluard, et René Lacôte aussi, mais on distingue mal son timbre personnel.

Pierre Emmanuel continue de tonner, de vociférer au milieu de nous, prophétisant ce que beaucoup n'osent pas penser avec force. Pierre Emmanuel est la conscience de la France.

Des proses : **Extraits d'un carnet de captivité** de Pierre-Henri Simon, très beaux. Des notes profondes sur le vrai bonheur.

D'Elsa Triolet la fin de **Mille regrets**.

Les chroniques sont de premier ordre.

D'abord Marcel Raymond rend hommage à la **puissance de Hugo**. Cette chronique se-rait à citer tout entière. Discutable. Mais il fallait énergiquement remonter un courant. On a trop dit, en France, que Hugo n'était pas intelligent, etc... Il est vrai qu'on n'étudie dans les classes que le petit Hugo.

Georges Cattani : **Présence et prophétie de Claudel**. On a rarement parlé du père de **Tête d'Or** avec autant de ferveur, de pénétration.

Henri Hell : Une étude intelligente sur la **Morale lyrique de Montherlant**.

POESIE 42

N° 1

Une présentation nouvelle, plus agréable.

Suite à l'enquête sur Rimbaud : Réponses diverses, décevantes dans l'ensemble. On s'y attendait. Retenir la conclusion de Pierre Emmanuel :

« Il y aura toujours un autre visage de Rimbaud, que nous continuerons à chercher en filigrane dans ses poèmes : un visage exigeant et dur d'homme qui a fait son choix... Un véritable aventurier doit être capable de repartir de zéro à tout instant, et pourtant de rester le même : il n'a besoin ni d'œuvres, ni de public, pour se justifier. Voilà peut-être une leçon à tirer de la vie de Rimbaud : mais l'audace de la vivre, après l'avoir tirée ? »

Des poèmes : Pierre Leyris, **Deux chansons de toile** d'Aragon, Ribemont-Dessaignes, Holderlin (trad. Michel Seuphór), Philippe Dumaine, Eluard.

Des chroniques : **Pierre Emmanuel ou la poésie toute nue** par Rolland Simon.

Matisse ou la grandeur par Blaise d'Ambérieux.

Enfin des notes brèves, mais substantielles.

LE POINT

(Lauzac par Souillac, Lot)

Repliée de Colmar, cette luxueuse revue entend poursuivre son programme. Nous aimons un choix si rigoureux dans la typographie et l'illustration. Ce dernier numéro, consacré au **Secret de Lyon**, publie surtout de très belles photographies.

On annonce :

Pierre Bonnard.

La photographie ancienne.

Entre deux guerres 1920-1939

1. La société et les mœurs.

2. Les lettres et les arts.

Stendhal.

(Abonnements 150 fr. par an. Etranger 200 fr. Pierre Betz, Lauzac, par Souillac, Lot.)

J. A.



QUATRE VENTS

N° 5

2^{me} ANNEE

MARS 1942

Revue Mensuelle publiée par le Centre « JEUNE FRANCE »

de Tunisie

Rédaction et Administration : 13, Rue Zarkoun — TUNIS
Téléphone 05.48

Directeur : PHILIPPE DU PUY DE CLINCHAMPS

Le Numéro.....	France et Afrique du Nord :	8 Francs.
	Etranger :	12 Francs
Abonnement.....	France et Afrique du Nord :	90 Francs
	Etranger :	110 francs

Tous les fonds doivent être envoyés à M. Philippe de CLINCHAMPS, 13, Rue Zarkoun - Tunis

Les manuscrits non insérés ne sont retournés à leurs auteurs que s'ils sont accompagnés
des timbres nécessaires pour les frais de poste.

La Revue ne publie que de l'Inédit.

Copyright by « QUATRE VENTS » — Tunis

QUATRE VINGTS

1870

1870

1870

Le 10 Mars 1870

Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique

N° 10



Paris, le 10 Mars 1870

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute

et respectueuse considération

Je suis, Monsieur le Ministre, avec toute la déférence possible, votre

très dévoué serviteur

Paul Boyer

Le Directeur de l'École Normale Supérieure

Paris

Le Directeur de l'École Normale Supérieure

Paris